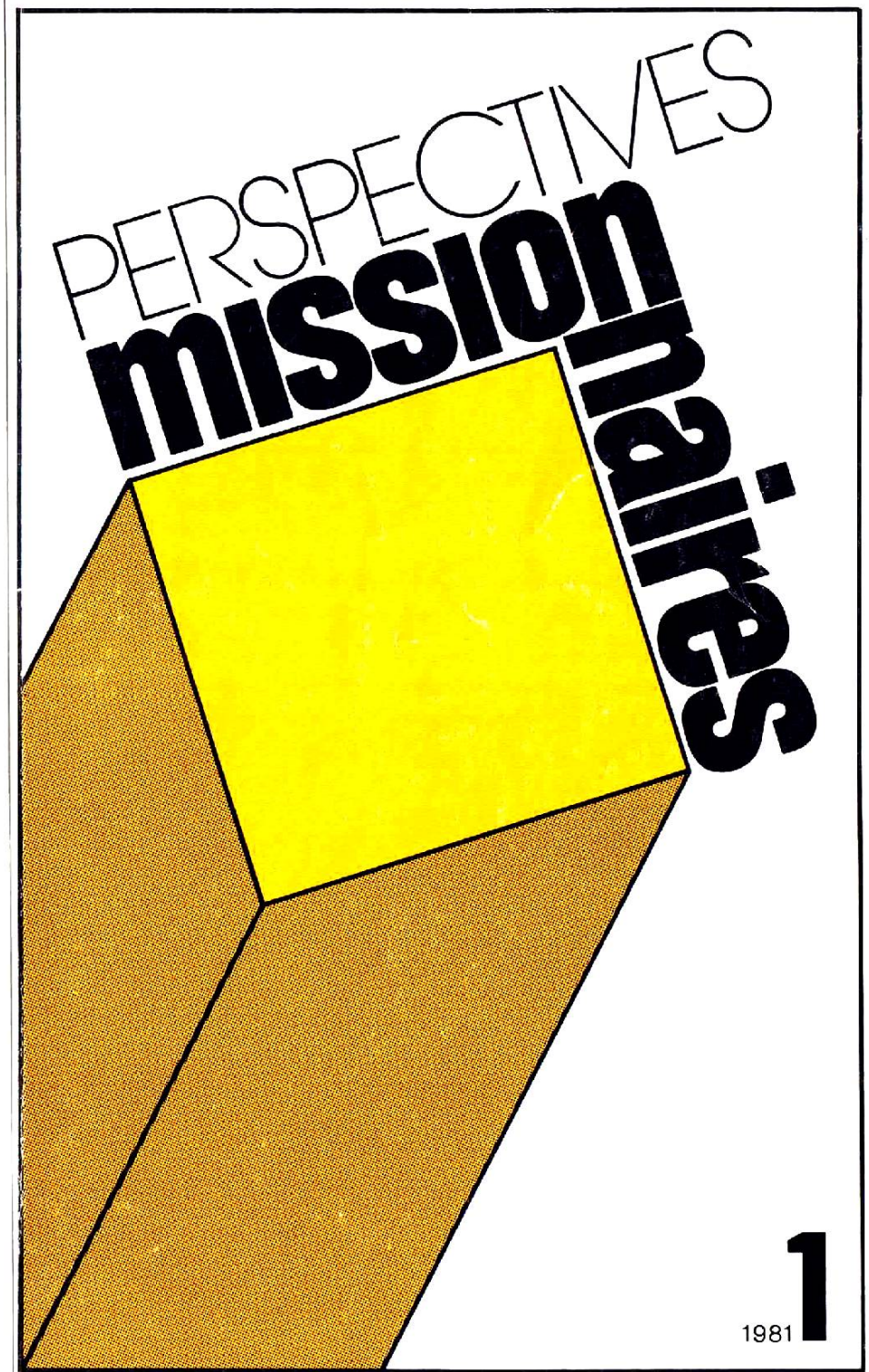

PERSPECTIVES
mission
studies
1981
1

Revue de missiologie
éditée par les
GROUPES MISSIONNAIRES

ÉQUIPE DE RÉDACTION:

Jacques BAUMANN
Thomas BEARTH
Jacques BLANDENIER
Gérard BERNEY
Werner SCHULTHESS
Jules VARIDEL

Secrétaire de rédaction: Jules VARIDEL
32, Av. de Châtelaine
CH - 1210 CHÂTELAINE

Administration: Gérard BERNEY
Bourguillards 12
CH - 2072 SAINT-BLAISE

Les abonnements ou dons peuvent être versés aux comptes de chèques postaux suivants:

SUISSE: F.s. 10.— pour 2 numéros
CCP 20-1997 Office Neuchâtel
PERSPECTIVES MISSIONNAIRES
St-Blaise

FRANCE: F.f. 20.— pour 2 numéros
CCP 3158.48L Lyon
Groupes Missionnaires

BELGIQUE: F.b. 150.— pour 2 numéros
CCP 000-02730.72-17B Bruxelles
Groupes Missionnaires

AFRIQUE: 750 F.CFA pour 2 numéros
CCP 033561 B-Abidjan, Côte d'Ivoire
Groupes Missionnaires

Tout en souscrivant généralement au contenu des articles publiés dans PERSPECTIVES MISSIONNAIRES, l'équipe de rédaction laisse à leurs auteurs la responsabilité des opinions émises. Réciproquement, l'auteur d'un article ne s'engage pas à souscrire à tout ce qui est exprimé dans PERSPECTIVES MISSIONNAIRES.

PERSPECTIVES MISSIONNAIRES 1 1981

Sommaire

Page

Éditorial 2

Perspectives missionnaires ou «la mission de partout vers partout» 5

Religion et culture
STEPHEN C. NEILL 7

L'interprétation de la Parole
Réflexion sur une herméneutique contextuelle
RENÉ PADILLA 23

Traduction et communication de l'Évangile
JEAN CLAUDE MARGOT 40

Vers une définition du péché dans les différentes cultures
T. WAYNE DYE 56

Revue des livres
THOMAS BEARTH 75

Éditorial

Les missions ont-elles encore leurs raisons d'être? Ne font-elles pas partie d'un monde disparu?

Certes, la façon d'envisager la nature et le but du travail missionnaire a beaucoup changé, en peu de temps. D'abord, on sait que les missions ne travaillent pas en marge de l'Église pour constituer une sorte de luxe superflu; elles doivent en faire partie, elles en sont même l'organe indispensable. On préfère souvent parler de la Mission, au singulier. Elles consistent à proclamer notre Seigneur, Jésus le Messie, à tous les hommes en tous lieux, au près comme au loin. La Mission, c'est la tâche essentielle, la raison d'être de l'Église. Dans cette entreprise, elle ne doit pas s'engager à l'aveuglette: elle doit réfléchir et calculer avant d'envoyer des proclamateurs de l'Évangile dans des pays dont les cultures sont différentes. Pour résoudre ces problèmes difficiles, on découvre la nécessité de recourir à des «missions», des sociétés spécialisées, dont la tâche est de rechercher les solutions satisfaisantes.

On n'est plus au temps romantique où un jeune enthousiaste partait au bout du monde avec sa bonne volonté pour tout bagage. Nous devons élaborer une véritable stratégie missionnaire qui permettra d'utiliser les «envoyés» selon les dons qu'ils ont reçus de Dieu. Il faut leur fournir toute l'aide dont ils ont besoin, en particulier au moment de leur formation. Nous aurons donc recours à tous les moyens qui sont à notre disposition dans le monde moderne, en particulier dans le domaine de la communication. Nous devons, pour mieux connaître ceux à qui nous portons l'Évangile de Jésus-Christ, appeler à l'aide les anthropologues, les sociologues, les linguistes et bien d'autres spécialistes. Dans la plupart des pays qui envoient des missionnaires, est née une

véritable science, la missiologie, qui est une matière enseignée dans de nombreuses universités. Un grand nombre de livres et de revues paraissent chaque année, pour faire connaître les fruits de cette science. Dans les pays de langue française, nous sommes très pauvres à cet égard. Nos journaux missionnaires sont surtout des organes diffusant des nouvelles d'une société particulière, surtout dans les milieux dits «évangéliques». Une notable expression dans ce domaine a été le bulletin missionnaire, autrefois publié par M. Marcel BLANDENIER, animateur des «Groupes Missionnaires». Ce bulletin devint la revue «Mission», et fut le support d'une série d'ouvrages précieux qui faisaient connaître à ses lecteurs les grands problèmes missionnaires. Si la collection des livres des Groupes Missionnaires s'est enrichie encore récemment d'ouvrages remarquables, nous déplorons la disparition de la revue.

C'est pour combler un vide béant que plusieurs amis ont jugé nécessaire de se lancer dans une aventure de la foi, en publiant en langue française une revue de missiologie nommée «PERSPECTIVES MISSIONNAIRES». La perspective nous apprend qu'un objet lointain, même de grande dimension, nous paraît tout petit. Notre oeil déforme la réalité. Tout ce qui est proche de nous, ce qui nous touche, nous paraît plus grand que ce qui est loin. Nous apprenons, par les lois de la perspective, que notre oeil nous trompe, que notre façon de percevoir le réel nous en donne une idée fausse. Tout dépend du point où se trouve notre oeil au moment où il regarde. Tout dépend de la localisation de notre *point de vue*. Le problème du point de vue du missionnaire est capital. Le missionnaire doit apprendre que l'oeil qui regarde d'Afrique ne voit pas du tout le paysage comme il apparaît à l'oeil qui regarde d'Europe.

Les articles de ce premier numéro de «PERSPECTIVES MISSIONNAIRES» évoquent plusieurs problèmes importants: celui de l'interprétation des Écritures, celui de la com-

munication dans une autre langue, celui du choc de deux cultures.

L'article de Wayne DYE surprendra plus d'un lecteur. Il souligne l'importance de la perspective dans l'oeuvre missionnaire: tenir compte de la réalité et non de l'aspect des choses. Les notions du bien et du mal existent dans toutes les cultures, mais leur aspect n'est pas le même partout. Ce que je trouve de miraculeux, c'est que la façon dont la Bible présente le bien et le mal reste partout perceptible!

Dieu nous demande de savoir regarder, de voir le réel sous le masque de l'image apparente, d'apprendre de nouvelles façons de percevoir ce qui nous entoure. Il ouvre devant nous Ses perspectives.

Je souhaite de tout mon coeur que la revue «PERSPECTIVES MISSIONNAIRES» ait une longue vie, et qu'elle permette à beaucoup de mieux voir les champs de notre Père céleste où Il nous invite à travailler, et les personnes qu'Il nous demande d'aimer.

Jacques BLOCHER, pasteur
Professeur à l'Institut Biblique de Nogent/Marne
et à la Faculté Évangélique de Vaux-sur-Seine

Perspectives missionnaires ou

«la mission de partout vers partout»

Sans l'avoir délibérément cherché, le premier numéro de PERSPECTIVES MISSIONNAIRES s'est bâti autour du thème: «Évangile et culture». Les personnes sollicitées pour la rédaction d'articles — sur des thèmes libres — n'ont pas réagi aussi rapidement que nous l'aurions souhaité. Notre appel a sans doute été entendu, mais le silence n'est peut-être dû qu'à la surprise occasionnée par l'annonce d'une telle revue! Quelques réactions tardives laissent cependant entrevoir d'heureuses *perspectives* pour l'avenir.

Le manque d'articles inédits en français n'a pas posé de problèmes majeurs pour ce premier numéro, car nous avons découvert des articles déjà traduits qui n'attendaient qu'un éditeur. Sous des angles différents, tous traitaient du même sujet: Évangile et culture.

La tension permanente qui demeure entre la culture et l'Évangile — mais aussi entre l'Église et la culture — nous a encouragés à centrer la réflexion de ce numéro sur ce thème assez peu traité dans les milieux chrétiens d'expression française.

Le *Comité de Lausanne pour l'Évangélisation du Monde* nous a donné la permission de publier deux textes importants, parus dans «Down to Earth» (1), (document des principaux «papers» de Willowbank), et «Missiology» (2).

«PERSPECTIVES MISSIONNAIRES» veut être un lieu qui nous permettra de réfléchir ensemble aux problèmes que rencontre l'Église de Jésus-Christ dans l'annonce de l'Évangile. Cette revue sera aussi un lien entre ceux qui sont appelés à témoigner de leur espérance et à servir leur prochain.

La mission allant «de partout vers partout», PERSPECTIVES MISSIONNAIRES espère aider tous les chrétiens soucieux de mieux comprendre et de mieux communiquer la Bonne Nouvelle aujourd'hui.

(1) «Down to Earth» —
Studies in christianity and culture
Édité par John STOTT et Robert COOTE
Copyright © 1980
Lausanne Committee for World Evangelisation
Box 21.223, NAIROBY, Kenya
Box 1100, WHEATON, Illinois 60187 — U.S.A.
(2) Revue de l'American Society of Missiology
Éditeur Arthur F. GLASSER
135 N. Oakland Avenue
PASADENA, Californie 91101 — U.S.A.

Religion et culture

Stephen C. Neill

À travers l'histoire de l'humanité, religion et culture ont toujours été indissociablement liées. On ne trouve aucune grande religion qui ne se soit exprimée en dehors d'une culture importante, aucune culture qui n'ait été grande et qui n'ait plongé de profondes racines dans une religion. (Le marxisme serait-il à cet égard l'exception?)

Nous parlons généralement de la religion et de la culture comme d'entités séparées; mais, dans la vie, elles sont en fait fortement imbriquées l'une dans l'autre. L'influence de la religion est clairement apparente dans trois domaines principaux de l'expérience humaine; ces trois domaines sont plus culturels que spécifiquement religieux: le langage, les coutumes sociales et l'art.

L'influence de la religion sur la culture

L'influence dans ces trois domaines est plus évidente dans l'Islam que dans tout autre système religieux. L'Islam affirme que le Coran contient une révélation concernant non seulement les aspects spirituels et liturgiques de la vie humaine, mais aussi des aspects sociaux, politiques, économiques ainsi que personnels. De ce fait, l'Islam a consacré un langage qui est celui du culte et de l'expression religieuse. Les prières rituelles doivent être prononcées en arabe et non dans une autre langue. On ne peut traduire le Coran dans une autre langue puisqu'une partie essentielle de la révélation tient dans la langue. Dans les premiers temps de l'Islam,

Article paru dans «DOWN TO EARTH», Studies in christianity and culture. Copyright © 1980.
Éditions William B. Eerdmans, Grand Rapids, Michigan.

un effort tout particulier fut porté pour tenter d'éliminer toute autre langue que l'arabe et faire de celui-ci le seul moyen de communication. Le succès obtenu par l'Islam, bien qu'incomplet, est remarquable. En Égypte, le grec disparut totalement et le copte fut réduit à servir de langage liturgique pour une minorité. En Afrique du Nord, on ne parle pas d'autre langue, mises à part celles des Touareg et d'autres peuples indépendants du Sahara.

Les coutumes sociales ont tendance à être uniformes à travers le monde arabe. La circoncision des garçons, bien qu'elle ne soit en fait pas exigée par le Coran, est considérée partout comme obligatoire. Hommes et femmes doivent observer un grand nombre de prescriptions concernant l'habillement, les noms, l'hygiène, etc., choses qui, d'une manière ou d'une autre, font partie de la tradition islamique.

La stricte interdiction de représenter la forme humaine, quoique largement négligée par les Moghols en Inde, a fortement freiné le développement de l'art musulman dans la plupart des régions. L'architecture et la calligraphie ont été les formes d'art dans lesquelles le monde islamique excella.

Ce totalitarisme de l'Islam n'est pas une affaire du passé; on peut le voir en action dans toutes les parties du monde où la propagande islamique est intense et soutenue par le pouvoir en place. À Sabah, par exemple, la politique officielle du gouvernement consiste à faire du malais, langue parlée par la minorité musulmane, la seule langue reconnue, avec l'espoir que les langues non-musulmanes telles que le chinois et l'anglais ne subsisteront que dans un cadre purement privé. Un Chinois qui devient musulman doit changer de nom, faire siennes les coutumes vestimentaires islamiques et se conformer à de nombreux usages sociaux exigés par la tradition.

L'Hindouisme agit de manière assez semblable. Lorsqu'il se répandit parmi les peuples montagnards d'origine non-aryenne, il intégra ceux-ci dans le système de castes qui leur était totalement étranger. Il est, en fait, plus facile de changer de caste que de vivre une intégration dans le monde islamique; mais, avec la politique gouvernementale qui veut faire de l'indî la langue nationale, les anciennes langues tribales sont reléguées à un statut inférieur et il est probable que plusieurs d'entre elles vont finir par disparaître.

Ainsi, l'Islam aussi bien que l'Hindouisme démontrent que l'introduction d'une nouvelle religion, ou de principes religieux nouveaux, conduit inévitablement à des modifications culturelles et sociales profondes et à la destruction d'une bonne partie de la culture plus ancienne.

L'Évangile: destructeur, conservateur et créateur de la culture

Ceci est aussi vrai du christianisme que de toute autre croyance religieuse. Jésus est venu sauver, mais il est aussi venu détruire. Loyal à l'égard de son héritage juif, il y fut fidèle mais le critiqua aussi. D'une parole pleine de saveur, il supprima la distinction entre viandes pures et impures («c'est ce qui sort de l'homme qui le rend impur et non ce qui entre en lui du dehors»). Son enseignement a dépoussiéré toutes les lois concernant les rites et cérémonies juives. La circoncision, qui occupe une place centrale dans la loi juive, n'a pratiquement plus aucune importance dans le monde moderne. Les chrétiens qui le désirent peuvent faire circoncire leurs enfants, mais cela n'a plus rien à voir avec la nouvelle alliance en Christ, cela n'ajoute rien au salut parfait offert en lui. De même, la loi ancienne à propos des sacrifices est abrogée. L'épître aux Hébreux nous en explique la raison. Puisque le sacrifice parfait a été offert une fois pour toutes, il n'y a plus de place pour aucun sacrifice rituel supplémentaire.

Même pour les croyants, le caractère radical de l'oeuvre accomplie par Jésus n'est pas si évident. La première grande controverse de l'Église primitive concernait le statut des

croyants non-juifs dans l'Église. Il est facile d'imaginer comment le débat évolua en comparant l'épître aux Galates avec l'épître aux Romains. Dans la lettre aux Galates, la circoncision se présente comme une question brûlante qui remet en cause toute la nature du salut. Dans l'épître aux Romains, la question ne se pose plus qu'à propos de la coexistence pacifique de groupes différents à l'intérieur de l'église. Des habitudes différentes ainsi que des concessions mutuelles doivent toujours pouvoir s'y manifester. Juifs et non-Juifs peuvent participer ensemble à la Cène à la condition qu'ils respectent les très anciennes tradition du judaïsme et qu'ils n'imposent pas leur propre manière de faire.

Nous nous trouvons confrontés à des problèmes similaires aujourd'hui. Plusieurs missionnaires sont devenus végétariens en Inde par respect pour la haute caste hindoue. D'autres ne mangent ni boeuf ni porc à cause de la forte répugnance ressentie par les Hindous et les Musulmans à l'égard de plusieurs pratiques alimentaires européennes.

Par son influence, le christianisme a modifié plusieurs religions; d'autres ont disparu. Nous devons nous souvenir que, dès son origine, le christianisme a été en compétition avec d'autres formes de pensée. En y réfléchissant, la gnose ou une de ses formes particulières, le manichéisme, aurait pu facilement gagner le monde. Mais aujourd'hui, on ne parle plus de gnose ni de manichéisme (bien que l'on rencontre des formes étranges de survivances de l'une et de l'autre dans des coins reculés du monde et de manière souterraine dans les grandes religions). Le dualisme de la matière et de l'esprit qu'ils prônaient ne s'est pas imposé dans la pensée de l'homme au cours des siècles suivants. Les religions à mystère dont fait partie le mithraïsme n'eurent pas un succès de longue durée. Dans la réalité, elles n'apportaient pas ce qu'elles promettaient: l'assurance de l'immortalité et une transformation intérieure. Elles furent réduites à néant par manque de contenu réel et de théologie sérieuse et consistante. L'Église triompha parce qu'elle offrait la réalité, là où les autres n'en donnaient qu'une ombre.

Le destin des dieux de la Grèce antique et de Rome est assez différent. Aujourd'hui, plus personne n'adore Zeus, Héra ou Apollon, moins à cause de leur conduite peu édifiante que parce qu'ils représentaient une vision du monde déjà dépassée du temps de Paul et de Jean. Ils étaient des dieux de cités-états. Le devoir civique de tout citoyen exigeait qu'on les adorât.

Avec l'extraordinaire extension de l'empire romain et du champ d'influence de la culture grecque, ces dieux ne correspondaient plus à aucun but particulier. Les villes grecques s'étendant de Marseille à Hindu Kush trouvaient une certaine unité dans la pseudo-religion des derniers stoïciens et leur noble idéal de la cité universelle. L'empire romain tirait sa force du culte de l'empereur, religion à forme politique avec un faible contenu spirituel. Aucune de ces organisations n'avait de pouvoir stable. On aspirait à autre chose qu'à ces substituts. La philosophie n'était pas un guide sûr, l'empereur ne pouvait être vraiment adoré. Bien des gens trouvèrent alors dans la chaleur de l'Évangile ce qu'ils ne pouvaient trouver ailleurs.

Si l'Évangile est destructeur, il est aussi conservateur. Il est facile de critiquer la fusion de l'Église et de l'État sous Constantin, mais il ne faut pas oublier que pendant huit siècles, l'empire d'occident allait devenir le rempart de l'ouest contre l'Islam et qu'il préserva l'Europe jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour se défendre toute seule. Quand le vieil empire s'écroula enfin, il transmettait au monde occidental un nombre infini de trésors du monde antique et c'est l'Église occidentale à son tour qui les préserva et nous les transmit, à nous qui serions incomparablement plus pauvres si tout cela avait été perdu.

À travers des siècles de conflits et de faiblesses, l'Église, tant celle d'Orient que celle d'Occident, n'oublia pas sa vocation: être le creuset universel de toutes les nations et,

ainsi, (bien que ce ne soit pas le but premier de sa prédication) être non seulement le conservateur des cultures antiques mais être le créateur de nouveaux univers culturels.

C'est ainsi que Byzance atteignit la Russie et posa les fondations des grandes cultures des peuples slaves. Grégoire le Grand vit, dans une vision prophétique, qu'un nouveau monde devait surgir pour rétablir l'équilibre de l'ancien. Sa mission auprès des Angles fut bien plus qu'un geste sentimental à l'adresse d'un peuple qu'il associait de façon erronée avec les anges. Ce fut aussi une initiative de grand stratège.

Contrairement à l'Église d'Orient très riche dans ses formes liturgiques et linguistiques, Rome imposa à l'Europe du nord une seule langue. De l'Islande à la Sicile, le latin, ferment d'unité jusqu'à la fin du 18e siècle, devint le moyen de communication commun entre gens cultivés. Mais les nations du nord résistèrent avec vigueur à l'assimilation. Malgré l'influence constante du latin dans l'Église, malgré l'invasion de leur pays par les Danois, les Anglais parlent encore obstinément une langue d'origine teutonique et non latine.

En matière de religion, les choses sont très différentes. La victoire du christianisme fut complète. Lord Bryce regrette que les Romains, n'ayant que peu d'intérêt pour les peuples qu'ils conquéraient, n'aient jamais pris la peine de rassembler leurs idées et leurs habitudes pour les conserver. De ce fait, nous ne savons presque rien de la religion des Britons et autres peuples celtiques, si ce n'est au travers de survivances souterraines.

Au début de la Renaissance, au 14e siècle, les principales langues de l'Europe moderne émergèrent de la suprématie du latin. Elles devinrent sans complexes l'expression d'une culture chrétienne considérable et très diversifiée, affirmant sa créativité avec des chefs-d'oeuvre aussi remarquables que la Divine Comédie de Dante Alighieri, les Contes de Canterbury de Chaucer, la cathédrale de Lincoln, la peinture de

Giotto et les débuts de la musique classique. Plusieurs facteurs contribuèrent à cette explosion de génie; de tous, le plus créatif fut l'Évangile transmis par l'Église chrétienne.

L'Église primitive et la culture

Nous l'avons vu, l'Évangile peut être destructeur, conservateur et créateur de la culture. Remontons maintenant le temps et penchons-nous plus précisément sur la destinée de l'Église dans son premier environnement culturel, le monde de la Grèce et de Rome. On peut résumer la situation en quelques mots: l'Église n'entra en bons termes avec cette culture que lorsque la religion qui soutenait cette dernière eut cessé d'être une force dynamique. Assez rapidement, Paul vit qu'il était possible d'adopter une attitude de tolérance raisonnée. Il ne devait y avoir aucun compromis; pourtant, la consommation de viandes offertes aux idoles ne devait pas causer de problème de conscience à ceux qui réalisaient qu'une idole n'avait aucun pouvoir dans le monde. La persécution se profilait à l'horizon mais l'empire n'était pas encore devenu persécuteur. Au 3e siècle, le monde hors de l'Église était devenu celui des persécuteurs et des démons qui les inspiraient. Tertullien, l'homme de loi, entra dans l'Église en adulte converti. Il y apportait une connaissance intime du monde d'où il sortait et pour lequel il manifestait un dégoût quasi pathologique. Il réalisait que tout, dans sa vie passée, était relié à des idées païennes et à un culte païen — pouvait-il, en effet, y avoir une association entre le Christ et les idoles, entre Jérusalem et Athènes? — Tertullien allait très loin dans sa façon de voir, mais ses vues étaient sans doute partagées par une grande partie des gens de son époque et du siècle qui suivit. L'utilisation des bains publics causait aux chrétiens des problèmes, moins par l'immoralité célèbre dont ils étaient la scène, qu'à cause du culte adressé régulièrement en ces lieux aux esprits locaux des fontaines ou des cours d'eau.

L'obligation, pour un homme de loi, de prendre part au culte civique, a toujours retenu les chrétiens d'accéder aux charges de la magistrature. C'était pour eux une question de conscience. Ce n'était pas le fait d'être mis en demeure de tuer qui a retenu les chrétiens de porter les armes mais bien l'obligation d'adorer, comme soldat, la bannière du régiment (les chrétiens n'étaient pas pacifistes). Il est clair que de tels changements dans les conceptions religieuses ne pouvaient qu'entraîner des conséquences graves dans le cadre des habitudes sociales et de l'ordre public.

Le passage d'une foi rejetant le monde à une ouverture plus large à l'égard du monde fut lent. Lorsque l'étude de la littérature et de la philosophie païennes fut encouragée à Alexandrie, une forte opposition se manifesta dans l'Église. Mais, lorsque finalement les religions de la Grèce et de Rome cessèrent d'être vivantes, l'Église se sentit libre d'intégrer les trésors de la culture antique. Quand les chrétiens obtinrent le droit de construire des églises, ils suivirent tout naturellement le modèle qu'ils connaissaient: les édifices chrétiens ressemblaient à s'y méprendre aux basiliques romaines. Dans le même sens, les érudits chrétiens se mirent à fouiner dans le vaste champ de la littérature antique. Augustin fut professeur de rhétorique avant sa conversion. Jérôme se blâmait de préférer Cicéron aux versions latines des Écritures. Il est relativement facile de découvrir ce que les Pères de l'Église lisaient. Virgile était l'auteur préféré de ceux qui parlaient le latin. Il était presque aussi apprécié qu'un poète chrétien. Les Grecs étaient des familiers des textes d'Homère; chaque écolier les connaisait presque par coeur. Ils lisaient Platon, plus spécialement «Timée», à cause de leur intérêt pour la doctrine de la création. Le stoïcisme avait encore de l'influence; Plotin était connu mais eut peu d'influence. Cependant, pour chacun des écrivains des 3e et 4e siècles, l'Écriture demeura souveraine et les références à la Bible furent constantes. Le grec de plusieurs Pères de l'époque était d'une grande élégance; quant au latin patricien d'Augustin, il atteint une réelle grandeur.

Mais la culture antique ne fut jamais plus qu'un instrument pour éclairer l'Écriture et pour exprimer la vérité biblique. Il n'est nulle part suggéré que la culture antique pourrait être une source indépendante de la révélation. Les Pères n'ont pas toujours eu du succès dans leurs travaux, mais on ne peut douter du but qu'ils poursuivaient. La Bible était le texte fondamental; tout autre écrit n'était qu'un commentaire.

Comment s'en tiraient les chrétiens pour vivre au milieu d'une culture non-chrétienne de laquelle ils ne pouvaient pas se séparer complètement? Dans plusieurs domaines, ils vivaient séparés du monde environnant, mais il ne leur était pas possible d'aller vivre sur une île déserte. Il fallait trouver les moyens de s'adapter tout en maintenant certaines distinctions. Les chrétiens faisaient la distinction entre les choses qui devaient être immédiatement et totalement interdites, celles qui étaient indésirables et qu'on espérait voir disparaître peu à peu et celles à caractère uniquement culturel et qui se présentaient comme des différences d'habitudes et de traditions. Par exemple, les Romains, comme les Highlanders d'Écosse, assimilaient le port de la culotte à une habitude barbare; mais lorsque les chrétiens d'origine barbare décidèrent à ce propos de suivre les coutumes de leurs ancêtres, il n'y avait aucune raison de le leur interdire.

Il paraît aller de soi que si une religion veut avoir la réputation d'être une religion universelle potentielle, elle doit se montrer capable de s'adapter à une grande variété de situations. Comparé à d'autres religions, le christianisme semble avoir seul cette capacité d'adaptation. D'ailleurs, le Christ nous a donné bien peu de commandements spécifiques et précis. C'est notre chance, car ceux que nous possédons sont valables pour tous les temps et toutes les situations.

En comparant le christianisme à l'Islam, nous remarquons que, pour cette dernière religion, les lois qui régissent le Ramadan, par exemple, sont clairement établies. Elles

peuvent être respectées sans difficulté excessive en Arabie, mais si le Ramadan tombe en juin ou en juillet au nord du cercle arctique, elles ne pourront être respectées puisque à cette époque, le soleil ne se couche jamais. Dans une situation moins extrême, le musulman pieux et sincère peut se demander si les lois qui régissent le Ramadan peuvent être respectées dans le cadre d'une société industrielle avec ses conditions de travail. Pour le chrétien, de tels problèmes ne se posent pas; il est moins lié à un lieu précis et à des règles déterminées. Il y a cependant des limites à la capacité d'adaptation. Hier comme aujourd'hui, les chrétiens ont à chercher la juste attitude à l'égard de certains usages sociaux et coutumes. Certaines coutumes sont-elles compatibles avec l'Évangile?

Coutumes intolérables

De quelque horizon qu'ils soient, les chrétiens admettent généralement que les pratiques suivantes doivent être abandonnées:

— *L'idolâtrie* qui suppose l'existence et les droits d'autres divinités, impliquant l'observation de coutumes et de cérémonies en relation avec la naissance, le mariage et la mort est incompatible avec le culte et l'adoration rendus au seul vrai Dieu.

— *La sorcellerie* sous toutes ses formes mauvaises par laquelle on invoque les puissances des ténèbres pour nuire à des êtres humains.

— *L'infanticide des petites filles,* reconnu par certains peuples comme le meilleur moyen de prévenir une augmentation de la population. Le respect inconditionnel de toute vie a toujours poussé les chrétiens à condamner ce procédé.

— *Le meurtre des jumeaux,* plus particulièrement lorsque l'un des jumeaux est supposé être le fils d'un mauvais esprit.

— *Le cannibalisme* impliquant le mépris d'autrui même s'il n'y a pas meurtre.

— *La chasse aux têtes,* bien qu'elle occupe une place centrale dans la vie de certains peuples et que son abolition entraîne de graves perturbations dans la structure sociale tout entière.

— *La vengeance privée et la vendetta* telles qu'elles ont été pratiquées et sont encore pratiquées par certains peuples.

— *Les mutilations physiques,* punitions légales, réintroduites récemment par certains gouvernements en accord avec la loi islamique.

— *Les razzias de bétail* pratiquées par les Massaï qui croient qu'au moment de la création, Dieu donna tout le bétail à leur peuple. Ainsi, les razzias permettent tout simplement de recouvrer ce qui leur a été volé.

— *La prostitution rituelle.* Paul y avait été confronté à Éphèse et à Corinthe et dans bien d'autres cités de l'Orient. Cette coutume est encore en vigueur en Inde et peut-être ailleurs dans le monde.

L'abandon de telles pratiques devrait être exigé comme condition d'admission au baptême.

Coutumes momentanément tolérables

Il est une seconde catégorie de coutumes qu'il est impossible d'abolir dans l'immédiat, même si les chrétiens désirent les voir disparaître. En voici quelques exemples:

— *L'esclavage,* autorisé par la loi islamique, est encore pratiqué dans certains pays. Au siècle dernier, les Britanniques mirent fin au commerce des esclaves mais, curieusement, ne l'abolirent en Tanzanie qu'en 1922. La situation est beaucoup plus complexe que ne l'imaginent ceux qui n'ont pas étudié la question de près. Avant 1982, dans un État américain où l'émancipation des esclaves était interdite par la loi,

un homme pouvait se trouver propriétaire d'esclaves par héritage.

— *Le système des castes* qui condamne 80 millions de personnes à un statut permanent d'infériorité sociale et économique est clairement contraire à la loi de Dieu et aux principes du Christ. L'Église ne pouvait rien moins que de dénoncer l'iniquité du système et travailler discrètement à sa disparition. Le gouvernement indien a légalement aboli le système sans pour autant toucher aux droits religieux sur lesquels il est fondé. Cependant, l'exigence selon laquelle les chrétiens devraient éviter tout rapport avec le système des castes ne s'est pas avérée faisable. L'Église l'aurait-elle fait qu'elle aurait tout simplement créé une nouvelle caste. C'est d'ailleurs ce qui est arrivé à la communauté de Thomas à Kerala. Elle cessa d'être un témoin et ne connut aucune expansion. Lorsqu'un mouvement de masse se développe, la nouvelle communauté ne peut que refléter la plupart des aspects de l'ancienne.

— *Le tribalisme* ne peut qu'être modifié s'il est incorporé dans la vaste communauté de l'Église. Mais il demeure néanmoins une grande puissance dans bien des régions du monde, y compris en Europe et en Amérique du Nord. Savoir s'il peut être autorisé à survivre sous quelque forme que ce soit au sein de l'Église est la grande question que se posent les églises aujourd'hui.

— *La polygamie.* Tout mariage polygame signifie qu'un jeune homme n'aura pas la possibilité de se marier à un âge normal. La présence d'un grand nombre de jeunes gens en âge de se marier mais non-mariés entraîne un très grave déséquilibre social. La plupart des chrétiens souhaitent la disparition de cette forme d'organisation familiale; cependant, tous ne sont pas d'accord avec la manière de mener ce projet à bien.

Fréquemment, des problèmes surgissent, en rapport avec les règlements du mariage. Les traditions des églises chrétiennes sont basées sur les vues juives et romaines de la vie de famille, mais celles-ci ne sont pas applicables partout. Par exemple, en Occident, le mariage entre cousins, bien que déconseillé, n'est pas interdit; en Inde, en revanche, le mariage entre cousins de la branche paternelle est absolument défendu. Le mariage entre un oncle et sa nièce n'est généralement pas permis par la tradition chrétienne alors que dans certaines castes indiennes, le mariage d'un homme avec la fille de sa soeur aînée est presque obligatoire. Cette coutume pose deux sérieux problèmes: celui de la consanguinité et celui de la différence d'âge.

Coutumes ne soulevant pas forcément d'objections

En dehors des cas cités plus haut et qui peuvent êrtre éclairés à la lumière de l'Écriture, il existe toute une série de coutumes différentes dont il est difficile de dire lesquelles sont préférables aux autres.

En Inde, dans la plupart des églises, hommes et femmes s'asseyent séparément, dans deux travées différentes. Les Occidentaux préfèrent la coutume qui veut que les membres d'une même famille s'asseyent côte à côte. En Inde, hommes et femmes mangent séparément. Certains missionnaires ont voulu changer cette coutume mais la majorité d'entre eux estimèrent que la chose devait être décidée par les chrétiens indiens eux-mêmes. Aujourd'hui, certaines familles occidentalisées mangent ensemble mais l'on ne peut pas dire que le changement s'est fait d'une manière générale. En Inde encore, le fait qu'un homme touche une femme en public est considéré dans bien des régions comme une grave inconvenance. (Lorsqu'en Afrique orientale, je vis s'avancer vers moi des étudiantes les mains tendues pour me serrer la main, j'eus un frisson d'horreur! Je me souvins, heureusement, que je n'avais pas à me conduire en Afrique de la même manière qu'en Inde.)

À Kerala, lorsque les hommes se baignent, ils enlèvent tous leurs vêtements sous l'eau; cette manière de faire est

impensable pour un Tamil. Les Occidentaux utilisent leurs deux mains pour manger. En Inde, une règle stricte veut que l'on utilise uniquement la main droite pour manger et la gauche pour boire. Les Chinois mangent avec des baguettes et regardent avec dégoût les Indiens manger avec la main droite.

Nous pourrions multiplier les exemples à l'infini. Il n'y a pas de raison particulière à ce que telles coutumes changent au profit des coutumes d'un autre groupe ethnique. Il importe surtout que lorsque des chrétiens changent de milieu culturel, ils respectent les habitudes des gens qui les accueillent.

Bien des changements interviennent pour de simples raisons de commodité. En Inde, bien des hommes ont maintenant les cheveux courts (la «coupe chrétienne» en langage local) et portent le pantalon pour la simple raison qu'ils trouvent la manière européenne de se coiffer et de s'habiller plus pratique. Lorsque deux communautés vivent côte à côte, il faut s'attendre à de nombreux échanges et changements. Il n'y a pas d'objection à cela tant que l'on prête une certaine attention à la décence et aux aspirations de chacune des communautés concernées.

Où tout cela mène-t-il?

Nous devons cependant revenir à un principe fondamental. Tout ce qui vient d'être dit peut se résumer à un seul principe et s'exprimer par une seule phrase: CHRIST EST LE SEIGNEUR DE TOUS LES DOMAINES DE LA VIE. Tout, dans la vie de l'individu, de la famille, de l'église, de la communauté, doit constamment se référer à lui pour porter un jugement sain. À cause de leurs imperfections, il est impossible de sacraliser la culture, la civilisation ou l'ordre social. Le Christ, par le Saint-Esprit, porte un jugement continu sur les églises et la société, exigeant parfois que ce qui semblait bon soit rejeté et que ce qui semblait une

menace minant la stabilité de la société soit accepté comme bon et juste.

D'immenses changements ont marqué notre histoire. La société occidentale mit longtemps à réaliser que l'esclavage était une abomination, totalement incompatible avec la doctrine de la liberté du chrétien. Mais la leçon, une fois apprise, semble l'avoir été pour de bon; il est peu probable qu'elle soit un jour oubliée. Il y a un siècle, les Indiens étaient très fortement opposés à l'éducation des filles; les missionnaires devaient littéralement soudoyer les parents pour qu'ils envoient leurs filles à l'école. Depuis l'accession de l'Inde à l'indépendance, il y a trente ans, des femmes sont devenues ministres, gouverneurs de province et même premier ministre!

La liste des changements intervenus est infinie; un livre entier ne pourrait les contenir. Les sociétés — c'est la grande leçon de l'histoire — sont beaucoup moins statiques que nous le supposons parfois; elles vivent et se développent dans un perpétuel processus de transformation. Il incombe donc aux chrétiens d'être particulièrement sensibles aux mouvements de l'histoire, de discerner les signes des temps, de distinguer entre ce qui est d'un intérêt réel et ce qui est simplement un mirage trompeur, de s'assurer que la volonté de Dieu est bien le critère de tout changement. La vie de l'homme tout entière doit être à l'image de celle du Christ et se renouveler constamment en lui, le Seigneur.

Stephen C. NEILL

Stephen Charles NEILL, de nationalité anglaise, est né en 1900.

Études au Trinity College, Cambridge: B.A. 1922 — M.A. 1926 — D.D. 1980.

Missionnaire dans le Sud de l'Inde de 1924-1944.

1930-39: Directeur de l'Institut Théologique.

1939-44: Évêque de Tirunelveli.

1945-47: Professeur à la Faculté de Théologie de l'Université de Cambridge.
1947-51: Secrétaire général associé du C.O.E.
1951-54: Co-éditeur de l'Histoire du Mouvement oecuménique.
1954-62: Éditeur général de « World Christian Books ».
1962-68: Professeur de missions et de théologie à l'Université de Hambourg.
1969-73: Professeur de philosophie et d'études religieuses à l'Université de Nairobi.
1968: Agrégé de l'Académie Britannique.

Actuellement, l'évêque NEILL écrit l'Histoire du Christianisme en Inde, en trois volumes.

L'interprétation de la Parole

Réflexions sur une herméneutique contextuelle

René Padilla

La Parole de Dieu a été donnée pour mettre en accord la vie du peuple de Dieu avec la volonté de Dieu. Entre la Parole écrite et son appropriation par les croyants, se trouve le processus d'interprétation ou herméneutique. Pour chacun d'entre nous, la démarche pour arriver au sens de l'Ecriture n'est pas uniquement façonnée en grande partie par ce que nous sommes personnellement, mais aussi par divers courants, idées et modèles sociaux issus de notre culture particulière et de notre situation historique particulière (le terme « culture » est utilisé dans cet article dans un sens complet, comprenant non seulement les capacités techniques, le mode de vie, les comportements et les valeurs des gens, mais aussi leurs cadres de pensée, leurs procédés cognitifs et leurs façons d'apprendre, le tout traduisant en dernier ressort un engagement religieux).

Approches différentes d'interprétation

L'une des approches les plus courantes de l'interprétation est ce qu'on pourrait appeler l'approche « *intuitive* ». Cette approche, avec l'accent qu'elle porte sur l'application personnelle immédiate, apparaît dans de nombreux commentai-

Article paru dans « DOWN TO EARTH », Studies in christianity and culture.
Copyright © 1980.
Éditions William B. Eerdmans, Grand Rapids, Michigan.

L'interprétation de la Parole

Réflexions sur une herméneutique contextuelle

René Padilla

La Parole de Dieu a été donnée pour mettre en accord la vie du peuple de Dieu avec la volonté de Dieu. Entre la Parole écrite et son appropriation par les croyants, se trouve le processus d'interprétation ou herméneutique. Pour chacun d'entre nous, la démarche pour arriver au sens de l'Ecriture n'est pas uniquement façonnée en grande partie par ce que nous sommes personnellement, mais aussi par divers courants, idées et modèles sociaux issus de notre culture particulière et de notre situation historique particulière (le terme «culture» est utilisé dans cet article dans un sens complet, comprenant non seulement les capacités techniques, le mode de vie, les comportements et les valeurs des gens, mais aussi leurs cadres de pensée, leurs procédés cognitifs et leurs façons d'apprendre, le tout traduisant en dernier ressort un engagement religieux).

Approches différentes d'interprétation

L'une des approches les plus courantes de l'interprétation est ce qu'on pourrait appeler l'approche «*intuitive*». Cette approche, avec l'accent qu'elle porte sur l'application personnelle immédiate, apparaît dans de nombreux commentai-

Article paru dans «DOWN TO EARTH», Studies in christianity and culture.
Copyright © 1980.
Éditions William B. Eerdmans, Grand Rapids, Michigan.

gine occidentale et elle constitue l'un des plus grands problèmes qui affectent aujourd'hui l'Église dans le monde entier. La solution ne peut surgir qu'à travers la reconnaissance du rôle joué par le contexte historique tant sur la compréhension que sur la communication du message biblique.

L'herméneutique traditionnelle

Le présupposé non avoué du *modèle intuitif* est que la situation du lecteur contemporain coïncide dans une large mesure avec la situation que représente le texte original. On admet que le processus d'interprétation est direct et sans détour (figure 1).

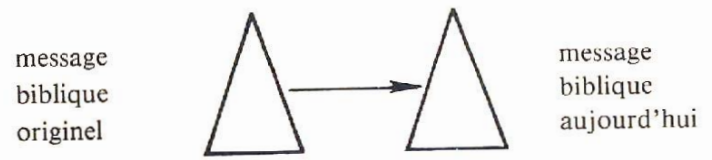


Figure 1

Cette approche fait ressortir trois éléments essentiels pour une herméneutique biblique solide. Premièrement, elle suppose franchement que l'Écriture est destinée à des gens ordinaires et qu'elle n'est pas le domaine réservé des théologiens aguerris. (N'est-ce pas la découverte de cette vérité qui poussa les Réformateurs du XVI[e] siècle à traduire et à diffuser la Bible en langue vernaculaire?) Deuxièmement, elle met en lumière le rôle du Saint-Esprit qui éclaire le sens de l'Écriture pour le croyant. Troisièmement, elle insiste sur le fait que l'Écriture n'a pas pour but exclusif d'amener les lecteurs à une appréhension intellectuelle de la vérité, mais de mettre en relief une soumission consciente à la parole de

Dieu qui parle par l'Écriture. Ces éléments sont d'une importance particulière à une époque où, selon la protestation de Robert J. Blaikie, «c'est exclusivement après la médiation opérée par le sacerdoce doctoral des «critiques bibliques» que le peuple est apte à recevoir la vérité de la Parole de Dieu par le moyen de la Bible». (*Le christianisme séculier et le Dieu qui agit,* Hodler and Stoughton, p. 27)

Par ailleurs, l'approche intuitive peut aisément mener à des allégories dans lesquelles le sens originel du texte est perdu. Quelqu'un a dit que l'allégorie est fille de la piété. Les interprétations fantaisistes faites par des théologiens aussi réputés qu'Origène et Augustin, Luther et Calvin sont plus ou moins des illustrations sophistiquées d'une approche de la Bible conduite par la piété. La question à poser quant à cette approche est de savoir si l'appropriation du message biblique est possible sans faire violence au texte.

L'approche scientifique a, elle aussi, ses mérites et ses défauts. Quiconque possède ne fût-ce qu'une compréhension superficielle du rôle de l'histoire dans l'élaboration de la révélation biblique appréciera l'importance des études de langues et de l'histoire pour l'interprétation de l'Écriture. Les matériaux de la théologie ne sont pas des concepts abstraits et intemporels qu'on peut simplement détacher des Écritures, mais plutôt un message imbriqué dans des événements historiques et dans l'arrière-plan linguistique et culturel des auteurs bibliques. Par conséquent, l'une des tâches fondamentales de l'interprétation est de construire un pont entre les lecteurs ou auditeurs modernes et les auteurs bibliques au moyen de la méthode historique. Ainsi, le *Sitz im Leben* (Origine du message dans le vécu) des auteurs bibliques peut être reconstitué, et les interprètes, grâce à l'exégèse historico-littéraire, ont la possibilité d'extraire ces éléments normatifs (quoique non exhaustifs) et universels que véhicule le texte ancien. Cette vue du procédé interprétatif est représentée dans la figure 2.

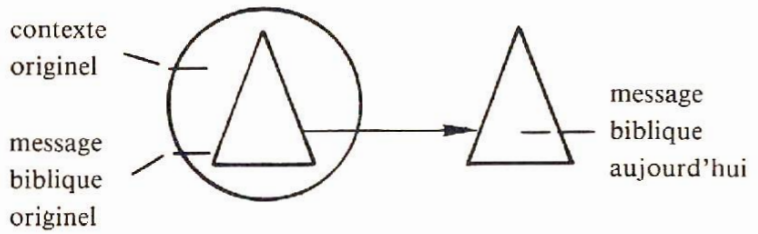


Figure 2

Cette approche met nettement en relief la nature historique de la révélation biblique. D'une certaine manière, elle creuse le fossé entre la Bible et le lecteur ou l'auditeur moderne. Cependant, c'est par là même qu'elle témoigne du fait que la Parole de Dieu aujourd'hui a un lien entre la Parole de Dieu qui *fut* prononcée jadis par les prophètes et les apôtres. Tant que les interprètes modernes ne permettent pas au texte de s'exprimer à partir de sa situation d'origine, ils n'ont aucun fondement pour prétendre établir la continuité entre leur message et celui recueilli dans l'Écriture.

Le problème posé par l'approche scientifique est que, premièrement, elle suppose que la tâche de l'herméneutique se borne à définir le sens originel du texte, en laissant à d'autres son application présente. Deuxièmement, elle suppose que les interprètes sont capables d'atteindre à une «objectivité» qui n'est ni possible ni souhaitable. Elle n'est pas possible, parce que les interprètes contemporains sont marqués de l'empreinte de leur temps et de leur lieu aussi sûrement que l'est le texte ancien et que, par conséquent, il ne peuvent éviter d'approcher le texte avec des présupposés déterminés par leur histoire et qui déteignent sur leur exégèse. Elle n'est pas souhaitable, parce que la Bible ne peut être convenablement comprise que dans la mesure où elle est

lue avec une *implication active* et où elle est libre de parler à ma situation personnelle. En fin de compte, si le texte écrit dans le passé ne frappe pas pile dans le présent, il n'a pas été compris.

L'approche contextuelle et le cercle herméneutique

Comment combler le fossé entre passé et présent? La réponse se trouve dans l'approche contextuelle qui combine les éclairages provenant de l'herméneutique classique et des éclairages issus du débat de l'herméneutique moderne.

Dans l'approche contextuelle, on donne l'importance qui leur revient aussi bien au contexte du texte ancien qu'à celui du lecteur moderne (figure 3).

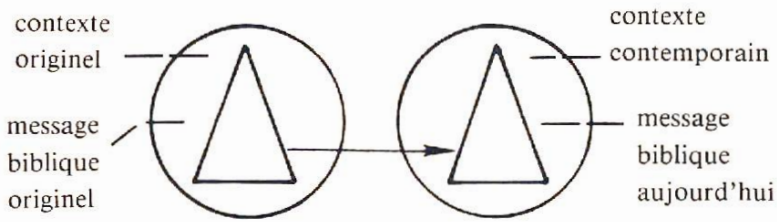


Figure 3

Ce schéma souligne l'importance de la culture par rapport au message biblique, aussi bien dans sa forme originelle que contemporaine. En clair, il n'y a rien qui ressemble à un message biblique détaché d'un contexte culturel particulier.

Néanmoins, contrairement à ce schéma, le processus interprétatif ne se limite pas à un sens unique. Car, à quelque moment que les interprètes approchent un texte biblique donné, ils ne peuvent le faire que de leur propre perspective. Cela donne naissance à un processus d'interprétation complexe et dynamique à double-sens, décrit comme le «cercle herméneutique», dans lequel interprètes et textes sont mutuellement impliqués. Le jeu dynamique sera perçu plus clairement si nous examinons en premier lieu les quatre éléments du cercle: 1) la situation historique de l'interprète; 2) sa conception du monde et de la vie; 3) les Écritures; 4) la théologie.

1) *La situation historique des interprètes.* Les interprètes ne vivent pas dans le vide. Ils vivent dans des situations historiques concrètes, dans des cultures déterminées. De leurs cultures ils tirent non seulement leur langage, mais encore des modèles de pensée et de conduite, des méthodes d'apprentissage, des réactions affectives, des valeurs, des intérêts et des objectifs. Si la Parole de Dieu est faite pour les toucher, elle doit le faire dans les termes de leur propre culture ou pas du tout.

Cela est clair depuis l'Incarnation elle-même. Dieu ne s'est pas révélé en criant du haut des cieux, mais en parlant de l'intérieur d'une situation humaine concrète: il devint présent tel un homme au milieu des hommes, en Jésus, un Juif du premier siècle. C'est sans aucun doute la démonstration que Dieu voulait faire connaître sa Parole au coeur même d'une situation humaine. Aucune culture dans son ensemble ne reflète le dessein de Dieu; dans toutes les cultures, il y a des éléments qui conspirent contre la compréhension de la Parole de Dieu. Si cela est admis, il s'ensuit que toute interprétation est sujette à la correction et au perfectionnement; il est toujours nécessaire qu'il y ait des garde-fous contre le syncrétisme, à savoir la distorsion de la Parole de Dieu par la culture. Il y a syncrétisme chaque fois qu'il y a adaptation de l'Évangile aux prémisses ou aux valeurs dominantes de la culture, et qui sont incompatibles avec le message biblique.

Par ailleurs, chaque culture possède des éléments positifs, favorables à la compréhension de l'Évangile. Cela rend possible une certaine approche de l'Écriture mettant en lumière certains aspects du message qui, dans des cultures différen-

tes, demeurent moins visibles, voire cachés. Les différences culturelles qui entravent la communication interculturelle sont les mêmes qui se révèlent être un atout pour la compréhension des multiples facettes de la sagesse de Dieu; elles font office de canaux vers des aspects de la Parole de Dieu qui peuvent être mieux perçus de l'intérieur d'un contexte particulier.

Ainsi, la tâche herméneutique requiert une double compréhension tant de la situation concrète que de l'Écriture. Aucune transposition du message biblique n'est possible si les interprètes ne sont pas familiers avec le cadre référentiel à l'intérieur duquel le message est destiné à prendre tout son sens. Il s'ensuit qu'il y a place pour des sciences auxiliaires, telles que la sociologie et l'anthropologie, qui peuvent apporter aux interprètes la capacité de définir avec plus de précision les horizons de leur situation, de même que la linguistique, la littérature et l'histoire peuvent les aider à étudier le texte et son contexte d'origine.

2) *L'interprète et sa conception du monde et de la vie.* Les interprètes ont tendance à approcher l'Écriture avec leurs points de vue particuliers. Ils ont leur propre conception de l'ensemble monde-vie, leur manière propre d'appréhender la réalité. Cela impose certaines limites mais leur permet, en même temps, de saisir la réalité comme un tout cohérent. Qu'ils en aient conscience ou non, cette conception du monde et de la vie, déterminée sur des fondements religieux, sous-tend toutes leurs activités et colore nettement leur compréhension de la réalité. Nous pouvons étendre cette observation à l'herméneutique biblique et dire que toute interprétation du texte implique une vision de l'ensemble monde-vie.

La théologie occidentale n'a, la plupart du temps, pas eu conscience de la proportion dans laquelle elle a été affectée par la conception matérialiste et mécaniste du monde et de la vie. Il est tout naturel, par exemple, que ceux qui acceptent la vision «scientifique» (qui suppose un univers clos où

tout peut être expliqué à partir de causes naturelles) auront des difficultés a appréhender la Bible dans son intégrité dès qu'elle évoquera un monde spirituel ou des miracles. La théologie occidentale, en conséquence, a grand besoin du correctif apporté par l'Écriture lorsque celle-ci souligne: l'importance d'un Créateur personnel qui agit avec un plan dans l'histoire et à travers elle; l'importance de la création en ce qu'elle dépend totalement de Dieu; l'importance de l'homme en tant qu'«image de Dieu», atteint par le péché et la rédemption. De tels éléments forment la substance de la vision biblique du monde et de la vie, hors de laquelle aucune compréhension correcte n'est possible, aussi bien de la réalité que de l'Écriture. On peut fort bien envisager que ce qui empêche les occidentaux de pénétrer «le monde étrange de la Bible» n'est pas sa vision arriérée du monde et de la vie, mais leur propre a priori séculier et non justifié quant aux vertus de la raison.

3) *L'Écriture.* L'herméneutique a affaire avec un dialogue entre l'Écriture et le contexte historique contemporain. Son objectif est de transposer le message biblique de son contexte d'origine à une situation particulière du XX^{e} siècle. Son principe premier est que Dieu qui a parlé dans le passé et dont la parole fut recueillie dans la Bible continue à parler aujourd'hui à toute l'humanité dans l'Écriture.

Bien que l'illumination de l'Esprit soit indispensable au processus d'interprétation, d'un certain point de vue, la Bible doit être lue «comme n'importe quel autre livre». Cela veut dire que les interprètes doivent prendre au sérieux le fait qu'ils affrontent un texte ancien avec ses propres horizons historiques. Leur tâche est de laisser parler le texte, qu'ils soient d'accord avec la parole dite ou non, et cela exige qu'ils comprennent ce que le texte signifiait dans sa situation originelle. Selon les termes de James Smart:

> «Toute interprétation doit avoir comme point de départ l'écoute du texte avec la même nuance de sens qu'il avait lorsqu'il fut dit ou écrit. En premier lieu, on doit

laisser les mots prendre le sens distinctif que leur auteur a placé sur eux, en les lisant à l'intérieur du contexte de ses autres mots. Puis, chaque mot doit être étudié dans le contexte de l'époque de façon à déterminer... quel sens il aurait pour ceux à qui il était adressé... L'arrière-plan religieux, culturel et social est d'une extrême importance pour pénétrer, au travers des mots, jusqu'à l'esprit de l'auteur... L'omission de l'une de ces disciplines quelle qu'elle soit est l'indice d'un manque de respect non seulement pour le texte et son auteur, mais également pour le sujet qu'il traite.» (*The interpretation of Scripture,* SCM, p. 33)

Il a été objecté, cependant, que l'approche décrite dans cette citation, connue sous le nom d'approche historico-littéraire est elle-même typiquement occidentale et du coup ne saurait obliger les cultures non-occidentales. Qu'allons-nous répondre à cela?

D'abord, nul interprète, quelle que soit sa culture, n'est libre de faire dire au texte ce qu'il veut lui faire dire. Son travail consiste à laisser le texte parler pour lui-même, et à cette fin il doit inévitablement entrer dans les horizons du texte par le contexte littéraire, la grammaire, l'histoire, etc.

En second lieu, la théologie occidentale ne s'est pas distinguée par l'utilisation cohérente de l'approche historico-littéraire dans le but de laisser parler la Bible. C'est plutôt une approche dogmatique qui a constitué le facteur dominant, et par lequel des systèmes théologiques concurrents ont étouffé l'Écriture. Une conceptualisation abstraite calquée sur la philosophie grecque a marché de pair avec des allégories et des typologies. Même des théologiens compétents, ayant perdu de vue la nature historique de la révélation, ont développé dans leurs écrits ou dans leurs prédications, des fantaisies.

Enfin, certains signalent l'usage néo-testamentaire de l'Ancien Testament comme légitimant l'approche intuitive et minimisant la valeur de l'approche historico-littéraire.

Mais il est difficile de soutenir que les auteurs néo-testamentaires se désintéressaient du sens naturel des Écritures vétéro-testamentaires. On est peu fondé à croire que le Nouveau Testament s'est spécialisé dans l'exégèse hautement imaginative, un peu comme celle des rabbins juifs. Même dans le cas de Paul, en dépit de sa formation rabbinique, il y a une grande réserve dans l'usage de l'allégorie. Là-dessus, James Smart dit: «La suppression de tous les cas d'allégories de ses écrits ne changerait pas la structure de sa théologie. Voilà, à coup sûr, le test décisif.» (*Interpretation,* p. 30)

L'effort de laisser l'Écriture parler sans lui imposer une interprétation toute faite est un travail herméneutique auquel sont tenus les interprètes quelle que soit leur culture.

Tant que l'objectivité n'est pas fixée comme but, l'ensemble du processus interprétatif est voué à l'échec dès le départ.

Cependant, il ne faut pas confondre objectivité avec neutralité. Lire la Bible «comme n'importe quel autre livre» ne signifie pas uniquement prendre au sérieux les aspects littéraires et historiques de l'Écriture mais aussi la lire dans la perspective de la foi. La Bible ayant été écrite pour que Dieu parle dans et à travers elle, il en découle qu'elle doit être lue avec une attitude d'ouverture à la Parole de Dieu dans l'optique d'une réponse en pleine conscience. Comprendre par l'intelligence le message biblique et se l'approprier par la foi sont deux aspects d'un tout indivisible: embrasser dans sa totalité la Parole de Dieu.

4) *La théologie.* La théologie ne peut être réduite à la répétition de formulations doctrinales empruntées à d'autres latitudes. Pour être solide et pertinente, elle doit refléter la rencontre des horizons de la situation historique présente et les horizons du texte. Elle sera adéquate dans la mesure où elle s'exprimera par des symboles et des formes de pensée qui font partie de la culture à laquelle elle s'adresse, et dans la mesure où elle apportera une réponse aux questions et aux

préoccupations soulevées dans ce contexte. Elle sera fidèle à la Parole de Dieu aussi longtemps qu'elle sera fondée sur l'Écriture et donnera la démonstration de la puissance que lui donne l'Écriture pour accomplir le plan de Dieu. Le même Esprit qui inspira l'Écriture dans le passé est actif aujourd'hui pour en faire la Parole personnelle de Dieu dans une situation historique concrète.

Daniel von Allmen a suggéré l'idée que les pages mêmes du Nouveau Testament témoignent de ce procédé, lorsque les premiers chrétiens, dispersés hors de la Palestine par les persécutions, «entreprirent le travail d'évangélisation et affrontèrent les Grecs sur leur propre terrain. Ce sont eux qui, d'une part, commencèrent à adapter en grec la tradition qui donna naissance aux évangiles, et qui, d'autre part, prêchèrent la Bonne Nouvelle pour la première fois en grec» («The Birth of Theology», International Review of Mission, January 1975). Ils ne se donnèrent pas comme but conscient de «faire de la théologie», mais simplement de transcrire fidèlement l'Évangile dans des contextes païens. Des poètes chrétiens de langue grecque donnèrent ensuite une expression à la foi reçue, non pas dans une théologie élaborée de façon systématique, mais en chantant l'oeuvre que Dieu avait faite pour eux. Selon von Allmen, c'est l'origine d'un grand nombre d'hymnes cités par les auteurs du Nouveau Testament, notamment celui de Phil. 2:6-11. Les théologiens s'assurèrent de la conformité de ce nouveau mode d'expression de la foi avec la doctrine apostolique et montrèrent que toutes les déclarations théologiques doivent être mises en relation avec le coeur de la foi chrétienne, c'est-à-dire la seigneurie universelle de Jésus-Christ.

En d'autres termes, la force motivant la «contextualisation» de l'Évangile, aux temps apostoliques, était l'obéissance de l'église primitive à l'ordre de mission lancé par Dieu. Ce dont nous avons bien besoin aujourd'hui, dit von Allmen, c'est de missionnaires comme les Héllénistes, qui «ne partaient pas avec une intention théologique», de poètes commes les auteurs des hymnes cités dans le Nouveau Testament, qui «ne cherchaient pas délibérément une expression originale de leur foi», et de théologiens comme Paul, qui n'avaient pas pour but de «faire de la théologie». Von Allmen conclut: «Le seul objet de recherche permis, en fait commandé, c'est le royaume de Dieu en Jésus-Christ (cf. Mat. 6:33). Et la théologie, avec toutes les autres choses nous seront données en plus.»

J'aimerais aussi ajouter que ni la proclamation de l'Évangile ni l'adoration de Dieu ne sont possibles sans «théologie», quel que soit son caractère non systématique et implicite. En d'autres termes, les missionnaires hellénistes et les poètes étaient *aussi théologiens,* certainement pas des dogmaticiens, mais des gens qui proclamaient et chantaient une théologie vivante à travers laquelle ils exprimaient la Parole de Dieu dans un contexte culturel nouveau. Sous cette réserve, la conclusion de von Allmen demeure valable: la façon dont le christianisme fut communiqué au premier siècle établit le modèle pour une théologie contextualisée aujourd'hui.

La dynamique du cercle herméneutique

Le but du processus interprétatif est la transformation du peuple de Dieu à l'intérieur de sa situation concrète. Or, un changement dans la situation des interprètes (y compris dans leur culture) entraîne un changement dans leur compréhension globale et profonde de l'Écriture, tandis que ce changement lui-même se répercute à son tour sur leur situation. Ainsi, l'approche contextuelle de l'interprétation de l'Écriture comprend un dialogue entre la situation historique et l'Écriture, un dialogue où les interprètes viennent à l'Écriture avec une perspective particulière (leur vision du monde et de la vie) et approchent leur situation avec une compréhension particulière de la Parole de Dieu (leur théologie) comme le montre la figure 4.

tes commes les auteurs des hymnes cités dans le Nouveau Testament, qui «ne cherchaient pas délibérément une expression originale de leur foi», et de théologiens comme Paul, qui n'avaient pas pour but de «faire de la théologie». Von Allmen conclut: «Le seul objet de recherche permis, en fait commandé, c'est le royaume de Dieu en Jésus-Christ (cf. Mat. 6:33). Et la théologie, avec toutes les autres choses nous seront données en plus.»

J'aimerais aussi ajouter que ni la proclamation de l'Évangile ni l'adoration de Dieu ne sont possibles sans «théologie», quel que soit son caractère non systématique et implicite. En d'autres termes, les missionnaires hellénistes et les poètes étaient *aussi théologiens,* certainement pas des dogmaticiens, mais des gens qui proclamaient et chantaient une théologie vivante à travers laquelle ils exprimaient la Parole de Dieu dans un contexte culturel nouveau. Sous cette réserve, la conclusion de von Allmen demeure valable: la façon dont le christianisme fut communiqué au premier siècle établit le modèle pour une théologie contextualisée aujourd'hui.

La dynamique du cercle herméneutique

Le but du processus interprétatif est la transformation du peuple de Dieu à l'intérieur de sa situation concrète. Or, un changement dans la situation des interprètes (y compris dans leur culture) entraîne un changement dans leur compréhension globale et profonde de l'Écriture, tandis que ce changement lui-même se répercute à son tour sur leur situation. Ainsi, l'approche contextuelle de l'interprétation de l'Écriture comprend un dialogue entre la situation historique et l'Écriture, un dialogue où les interprètes viennent à l'Écriture avec une perspective particulière (leur vision du monde et de la vie) et approchent leur situation avec une compréhension particulière de la Parole de Dieu (leur théologie) comme le montre la figure 4.

À mesure que les réponses de l'Écriture viennent au jour, les questions qui se sont initialement posées dans notre situation concrète peuvent avoir besoin d'une reformulation, de façon à refléter la perspective biblique de façon plus adéquate. Le contexte de la théologie englobe donc non seulement des réponses à des questions spécifiques soulevées par la situation, mais aussi des questions que le texte lui-même pose à la situation.

Plus nous embrassons le texte biblique dans toute sa richesse et sa profondeur, plus notre compréhension du contexte historique (y compris les problèmes qui restent à traiter) et du sens de l'obéissance chrétienne dans ce contexte donné, sera riche et profonde. Ainsi, les possibilités d'un changement dans notre conception du monde et de la vie sont ouvertes et, de ce fait, celles d'une compréhension et d'une appropriation plus adéquates du message biblique. Car le texte biblique, abordé avec une conception du monde et de la vie plus adaptée, et auquel on adresse des questions plus profondes et plus riches, nous parlera de manière plus évidente et plus complète. Notre théologie, à son tour, sera plus appropriée et plus satisfaisante aux questions brûlantes auxquelles nous devons faire face dans notre situation concrète.

La «contextualisation» de l'Évangile

La situation actuelle de l'Église dans de nombreux pays fournit un grand nombre de preuves montrant que bien trop fréquemment on a tenté d'évangéliser sans affronter sérieusement la tâche herméneutique. Les missionnaires occidentaux ont souvent supposé que leur travail était tout simplement d'extraire le message directement du texte biblique et de le transmettre à leurs auditeurs du «champ de mission», sans jamais envisager l'effet du contexte historique tout au long du processus interprétatif. Cela s'effectue selon un schéma simpliste qui ne colle pas à la réalité (figure 5).

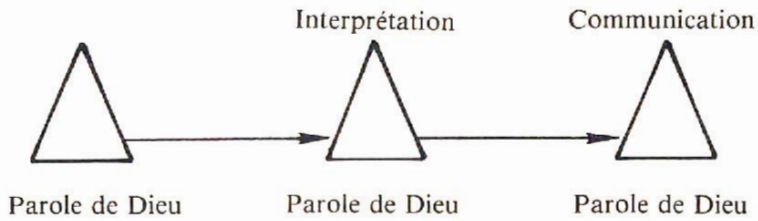


Figure 5

Cette approche simpliste de l'évangélisation a souvent marché de pair avec une vision occidentale du christianisme qui mélange des éléments bibliques avec des éléments de la philosophie grecque et de l'héritage euro-américain, et qui donne un poids disproportionné à la croissance numérique de l'Église. En conséquence, dans beaucoup de parties du monde, le christianisme est considéré comme une religion ethnique: la religion de l'homme blanc. L'Évangile a une résonance étrangère, ou pas de résonance du tout, par rapport à bon nombre de rêves et d'anxiétés, de problèmes et de questions, de valeurs et de coutumes des gens. La Parole de Dieu est réduite à un message qui ne touche la vie que sur une tangente.

Il serait aisé d'illustrer la dépendance théologique des jeunes églises par rapport aux plus anciennes, ce qui est aussi réel et aussi préjudiciable que la dépendance économique qui caractérise les pays «sous-développés». Une quantité impressionnante de littérature chrétienne publiée dans ces pays consiste en des traductions de l'anglais (comprenant des manuels qui vont de l'«eschatologie-fiction» à «comment-bien-faire-l'amour»), et dans un grand nombre d'écoles théologiques, le programme n'est que la photocopie du programme en vigueur dans les institutions du même type en Occident.

Partout, le besoin urgent se fait sentir d'une nouvelle lecture de l'Évangile *de l'intérieur de chaque situation historique particulière,* sous la conduite de l'Esprit Saint. La «contextualisation» de l'Évangile ne peut être le fruit que d'une

lecture nouvelle et largement ouverte de l'Écriture, avec une herméneutique où l'Évangile et la situation se trouvent engagées mutuellement dans un dialogue dont le but est de placer l'Église sous la seigneurie de Jésus-Christ.

C'est seulement lorsque la Parole de Dieu se fait «chair» dans le peuple de Dieu que l'Évangile prend forme au sein de l'histoire. Selon le projet de Dieu jamais l'Évangile n'est destiné à rester un message verbal, mais à devenir un message incarné dans son Église et, par elle, dans l'histoire. La «contextualisation» de l'Évangile exige la «contextualisation» de l'Église, qui est la communauté herméneutique de Dieu pour la manifestation de la présence du Christ parmi les nations de la terre.

René PADILLA

René PADILLA est originaire de l'Équateur bien qu'il vive maintenant avec sa famille à Buenos-Aires, en Argentine. Il a étudié au Wheaton College où il a rencontré sa femme Catherine, une ancienne responsable du mouvement GBU des USA. Ils ont cinq enfants, quatre filles et un garçon. René a obtenu son doctorat en philosophie à Manchester sous la direction de F.F. BRUCE et est maintenant secrétaire général associé des GBU en Amérique latine. Un de ses principaux intérêts est la littérature et il dirige le programme de publications des « Ediciones Certeza ». C'est un érudit, un écrivain et un théologien et il fut un des orateurs du Congrès de Lausanne. Sa personnalité chaleureuse et amicale favorise ses contacts avec les étudiants.

Traduction et communication de l'Évangile

Jean-Claude Margot



Difficulté et échec de la communication

Il m'est arrivé à plusieurs reprises, ces derniers mois, au hasard de mes lectures, de tomber sur des passages illustrant non seulement la difficulté de la communication en général, mais aussi l'échec de la communication de l'Évangile. Certes, le problème ne date pas d'aujourd'hui. En tous les temps, la communication s'est heurtée aux obstacles de l'incompréhension, du malentendu, des préjugés ou de la mauvaise foi, de l'indifférence, sans oublier ceux relatifs à l'emploi du langage et à la barrière des langues. Mais les exemples que je désire citer tout d'abord prouvent que, malgré les moyens perfectionnés de communication dont nous disposons dans le monde moderne, les chances de transmettre efficacement un message semblent aussi réduites en notre temps que dans le passé. Les citations qui suivent ont également pour objectif de montrer divers aspects de l'échec actuel de la communication.

Premier exemple: Dans le livre de souvenirs d'enfance de l'écrivain René Barjavel[1], dont la mère était protestante, je lis les lignes suivantes: «Il y avait longtemps que je ne croyais plus au Père Noël, et tout ce que racontait le pasteur, le dimanche matin, sur Dieu et Jésus, me paraissait suspect. Il ne parlait pas avec naturel. Il faisait des effets de voix. Quand il priait du haut de la chaire, il joignait ses mains, les doigts croisés, fermait les yeux, crispait les sourcils, restait un moment silencieux puis s'écriait: «Seigneur!...» Je ne pouvais pas croire à ce Seigneur-là» (p. 221). On peut penser ce qu'on veut de la réaction du petit Barjavel. L'essentiel pour notre propos est de relever qu'ici l'obstacle à la communication réside dans le manque de naturel du pasteur.

Deuxième exemple: Bernard Oudin a publié récemment un ouvrage intitulé *La foi qui tue*[2]. Le livre est présenté en ces mots dans la revue «Lire»[3]: «La foi qui tue, c'est celle qui fanatise ses adeptes au point de les pousser au suicide collectif de Guyana... C'est celle qui, installée au pouvoir comme en Iran, légalise l'intolérance. L'auteur met en garde l'Occident contre une tentation passéiste, le refus du progrès et le retour au sacré. Il rappelle que l'histoire des religions témoigne de leur tendance naturelle à contraindre les individus et à entraver les libertés. «Certes, dit-il, la foi soulève les montagnes. Mais c'est trop souvent pour en faire débouler les roches sur les infidèles.»... «Ce n'est pas en revenant à la religion qu'on se prémunira contre le totalitarisme. C'est en achevant de s'en débarrasser», pense-t-il... Il souhaite, avec Jean-François Revel, que le scepticisme nous mette à l'abri du totalitarisme.» L'auteur n'a évidemment pas de peine à trouver des exemples de fanatisme destructeur dans l'histoire des religions en général ou dans celle du christianisme en particulier. Mais il passe complètement à côté d'un élément capital de l'Évangile: la bonne nouvelle de la libération de l'homme en Jésus-Christ. Est-ce sa faute, car il n'a manifestement pas pris la peine d'étudier d'un peu plus près l'Évangile? Ou est-ce la faute de l'Église, qui n'a pas su communiquer autour d'elle cette nouvelle ou qui l'a trop souvent contredite par ses actes? En tout cas, ce qui ressort en premier lieu de la lecture de cet ouvrage, c'est que les obstacles à l'acceptation de l'Évangile résident ici dans le fanatisme et le totalitarisme de certains mouvements qui s'en réclament. En second lieu, on peut aussi accuser la superficialité de certains intellectuels qui, dès qu'il s'agit de la foi

chrétienne, se contentent d'idées toutes faites. C'est ainsi qu'il arrive encore fréquemment que l'on caractérise cette foi (ou qu'on la caricature) en pensant qu'elle consiste à se résigner dans le temps présent en espérant une bonne place dans le monde à venir...

Troisième exemple: La revue américaine «Spectrum»[4] a publié au printemps 1980 deux articles sur la communication chrétienne dans le tiers-monde. L'auteur du premier article, Neville D. Jayaweera, du Sri Lanka, fait allusion aux moyens importants de communication dont disposent diverses organisations chrétiennes pour évangéliser les hommes: radio, tracts innombrables, magazines et livres répandus à foison dans les pays du tiers-monde. Mais il constate aussi que, de façon paradoxale, «jamais le message évangélique n'a été transmis avec si peu de résultat que maintenant. Dans presque tous les pays où l'on se livre à ces efforts massifs de communication, le christianisme perd du terrain». Il ne nie pas que des milliers de chrétiens puissent être fortifiés par de telles campagnes, mais il est tout de même amené à conclure que les résultats dans le tiers-monde sont loin d'être proportionnels à l'importance des moyens mis en oeuvre. Il ajoute que cette situation s'explique par «le manque de compréhension, de la part des responsables de la communication, à l'égard de l'histoire, de la culture et des sentiments des divers groupes sociaux auxquels on veut transmettre l'Évangile». — L'auteur du second article, James Engel, prolonge la réflexion à partir du premier. Je relève deux remarques de sa part:

1° «Dans une large mesure, notre stratégie d'évangélisation tend à «raffiner» et «perfectionner» le message fondamental de Jean 3:16, puis à l'envoyer dans le monde avec les media portant le plus loin possible. On semble présumer que si on l'exprime assez fort et assez souvent, les gens finiront forcément par entendre et se convertir.»

2° «Il m'arrive encore de trouver des missionnaires spécialisés dans l'imprimerie et la radio qui se trouvent prisonniers de la théorie selon laquelle il suffit de traduire et adapter la production américaine... Devrions-nous perpétuer pour toujours cette espèce d'impérialisme basé sur l'idée naïve que ce qui est bon pour nous est bon pour le monde entier?» Précisons que la question est posée à propos des *formes* et des *moyens* de communication, et non quant au *fond*, c'est-à-dire l'Évangile, dont l'auteur pense bien qu'il est destiné aux hommes de partout.

On peut rapprocher la remarque 1°, ci-dessus, relative à la puissance des moyens engagés de la mise en garde formulée par un collaborateur de l'Unesco, Antonio Pasquali[5]: «Dans la mesure où ils (i.e. les média) sont utilisables en circuit ouvert comme média de masse, ils rendent difficiles et empêchent *de facto* la réponse immédiate et dialogale du récepteur (perte de simultanéité et de réciprocité), atrophiant et massifiant ce dernier, tout en hypertrophiant la voix de l'émetteur.» Autrement dit, on risque d'accorder plus d'importance au perfectionnement technique de l'émetteur qu'à la réaction réelle des récepteurs; plus les moyens engagés sont puissants, plus on risque l'éloignement par rapport aux gens que l'on cherche à atteindre.

Quant à la remarque 2°, elle est illustrée par un fait que rapporte Eugène Nida[6]: il y a quelques années, un missionnaire américain travaillant en Amérique latine, en particulier parmi la jeunesse, se plaignait amèrement de ce qu'il ne pouvait pas obtenir l'appui des responsables d'églises locales pour son programme consistant à attirer les jeunes par des orchestres de jazz, des chants au rythme moderne et de courts messages pleins d'humour. Comme Nida lui faisait remarquer que ce genre d'évangélisation ne correspondait pas à la façon dont les habitants de ces pays concevaient l'expression de la foi chrétienne, le missionnaire répondit: «Pourtant, ce système est très efficace à Chicago.»

Il ne m'appartient pas de dire dans quelle mesure les jugements prononcés par les collaborateurs de la revue «Spectrum» sont excessifs, ou ne s'appliquent qu'à une forme

d'évangélisation «à l'américaine». Si je les mentionne, c'est parce qu'ils attirent notre attention sur le devoir de réfléchir à la façon dont nous nous y prenons pour communiquer l'Évangile, en tenant compte plus largement des réactions des récepteurs du message. Chacun doit se poser des questions pour son propre compte. Et les quelques réflexions qui suivent ont pour unique ambition de partager, avec ceux qui acceptent de se poser et de se reposer de telles questions, un élément de réponse basé sur des expériences et des recherches personnelles dans le domaine de la traduction.

Une information négligée

Dès le moment où l'on est convaincu de la nécessité du témoignage chrétien, on devrait être préoccupé d'acquérir une bonne information sur les conditions favorables à une communication efficace. Or, cette information est trop souvent négligée dans les programmes de formation de pasteurs, prêtres, missionnaires, catéchètes ou évangélistes. On est d'autant plus coupable à cet égard que les difficultés de la communication avec autrui ont été souvent décrites[7] et que la théorie de la communication a fait des progrès certains depuis quelques dizaines d'années[8]. Certes, des dons personnels, et l'intuition en particulier, jouent un rôle non négligeable chez ceux que leur vocation met au service de la diffusion de l'Évangile. Mais il n'en reste pas moins que ces dons ne suffisent pas et que l'apprentissage de la théorie de la communication permet d'éviter un certain nombre d'erreurs.

Notons que les obstacles à la communication sont déjà réels à l'intérieur d'un groupement restreint (famille, société...). Il est devenu presque banal de constater que «le malentendu repose sur le fait que nous ne pensons pas les paroles que nous lisons ou entendons de la même façon que les pense celui qui les écrit ou les profère»[9], même si celui qui écrit ou parle utilise notre langue maternelle. Dans une conversation, si les interlocuteurs prennent soin de s'écouter

et d'être attentifs aux réactions du vis-à-vis, il est souvent possible de rectifier, par quelques précisions, le malentendu qui a surgi. Mais lorsqu'il s'agit d'une prédication pendant laquelle l'auditoire se tait, ou d'un livre que le lecteur interprète à sa manière, cette possibilité de rectifier devient presque nulle, ou tout à fait nulle. Il convient, par conséquent, que le prédicateur ou l'auteur du livre aient quelque idée des principales causes de malentendu. Cependant, les difficultés ne font que croître lorsqu'il s'agit de communiquer un message à un groupement humain étranger. On pense immédiatement aux différences d'ordre linguistique, mais on est probablement moins conscient de l'importance des différences d'ordre culturel. Or, beaucoup d'erreurs commises dans les relations avec d'autres peuples tiennent à la façon superficielle dont on juge leurs coutumes. On a trop facilement tendance à penser que les coutumes différentes des nôtres sont forcément moins bonnes: «Bien des coutumes ont été mal comprises, mal interprétées, parce que nul ne se souciait de les traduire autrement qu'en termes d'Occident... Sans doute, nos voyageurs se sont laissés prendre aux apparences et pour eux qui étaient vêtus — trop chaudement — la nudité des sauvages semblait devoir entraîner toute une conception particulière de la vie morale.»[10] Ainsi, la peine que l'on a à étudier une langue étrangère est une chose, et la peine à comprendre la raison d'être de coutumes à première vue étranges en est une autre qu'il faut se garder de négliger. J'aurai l'occasion d'y revenir.

La leçon de la traduction

L'auteur de ces lignes n'est pas missionnaire et il se garde bien de juger hâtivement et globalement l'activité missionnaire (comme le font certains ethnologues). Son travail actuel l'a mis en contact fréquent avec des missionnaires travaillant dans diverses parties du monde, et il ne peut que rendre hommage à leur dévouement, aux sacrifices qu'ils ont consentis pour s'acquitter de leur vocation dans des con-

ditions matérielles souvent pénibles. Je me bornerai ici à souligner le fait que leur tâche, du point de vue de la communication, a un caractère redoutable: nés, pour la plupart, dans un pays de tradition occidentale qui les a marqués, ils sont chargés de transmettre à des gens vivant dans un contexte culturel tout autre un message qui s'est incarné dans la vie d'un peuple du Proche-Orient, appartenant donc à un autre milieu culturel encore! Cela suppose, de leur part, un triple effort: prendre conscience des préjugés dus à leur origine occidentale (et qui n'ont rien à voir avec l'Évangile en soi); découvrir la langue et les coutumes, ou la vie, des gens auxquels ils s'adressent, en s'efforçant de comprendre la véritable motivation de leur comportement, bizarre ou déplorable à première vue; et, bien entendu, avoir une bonne information sur le sens du message biblique à transmettre.

Ce triple effort caractérise en particulier la tâche du traducteur biblique. En effet, lui aussi doit: 1. se débarrasser, dans la mesure du possible, d'a priori linguistiques liés à son origine; 2. apprendre à connaître les caractéristiques linguistiques et culturelles du message biblique; 3. s'initier aux données linguistiques et culturelles du milieu auquel la traduction est destinée. Mais, dans l'état actuel des choses, il ne va pas rester seul pour mener cette tâche à bien. Il serait même coupable s'il l'entreprenait sans se soucier de l'aide offerte par des organisations spécialisées, comme les départements de traduction de l'Alliance biblique universelle ou la Société Internationale de Linguistique (qui forme l'Association *Wicliffe* pour la Traduction de la Bible). Personnellement, j'ai été amené à découvrir des aspects importants du processus de la communication grâce, d'une part, à l'expérience pratique des Séminaires pour traducteurs de l'Alliance biblique universelle, et, d'autre part, à la recherche théorique guidée par des hommes comme Eugène Nida, Charles Taber, William Reyburn, Jacob Lowen ou Jan de Waard, mes collègues de l'Alliance biblique universelle.

En ce qui concerne l'expérience pratique des *Séminaires pour traducteurs,* organisés dans diverses parties du monde, je peux affirmer qu'ils ont eu pour moi une valeur exemplaire. Les participants à ces Séminaires sont des traducteurs d'une région donnée ou de plusieurs pays, ainsi que des spécialistes de l'Alliance biblique universelle. Des cours sont donnés sur trois aspects de la traduction: biblique, linguistique et ethnologique. Mais les cours, présentés le matin, sont inséparables d'exercices pratiques, où chaque groupe travaille dans sa langue, durant l'après-midi. Ce fait même permet de comprendre pourquoi l'information n'y est jamais à sens unique, élément capital pour une communication effective. En effet, l'activité, dans ces Séminaires, se caractérise par des échanges constants. Il n'y a pas d'un côté «ceux qui savent» et qui déversent leur savoir, et de l'autre les «ignorants». Chacun des participants est compétent à un certain point de vue: le bibliste attire l'attention des traducteurs sur les problèmes posés par l'interprétation du texte biblique; le linguiste les initie à la méthode de la traduction, en leur permettant d'éviter bon nombre d'erreurs; le spécialiste en ethnologie (ou en anthropologie culturelle, pour emprunter la terminologie anglo-saxonne) s'entretient avec eux des questions relatives à la diversité des fonctions de coutumes différentes ou apparemment semblables des cultures en cause. De leur côté, les traducteurs sont en général des gens qui traduisent la Bible dans leur langue maternelle. Par conséquent, eux seuls peuvent découvrir la manière la plus naturelle d'exprimer dans leur langue le texte biblique qu'on leur a expliqué au préalable. Ce n'est pas le spécialiste venu d'ailleurs qui peut leur dire ce qu'ils doivent faire à cet égard; tout au plus les aidera-t-il, par des questions adroites, à repérer la meilleure solution. Ainsi, les compétences diverses s'équilibrent; chacun a une occasion de dire ce qu'il sait, et chacun trouvera son avantage à savoir écouter au bon moment. On travaille sur un pied d'égalité, sinon la traduction en pâtit d'une façon ou d'une autre. On met en com-

mun ce que chacun a reçu. Et c'est ainsi qu'il m'est arrivé, au cours de conversations avec des traducteurs résidant en d'autres parties du monde, non seulement de mieux comprendre leurs propres problèmes, mais encore de prendre conscience des difficultés créées par l'emploi d'expressions peu naturelles dans des versions françaises.

Il n'est pas inutile d'ajouter que si l'on travaille sur un pied d'égalité, au sens défini ci-dessus, on est amené à écarter l'attitude de certains Occidentaux qui, en raison des erreurs commises dans le passé par l'impérialisme culturel occidental, pensent que nous n'avons plus rien à dire dans les contacts avec les gens du tiers-monde, que nous n'avons qu'une chose à faire: nous taire pour écouter... Ne tombons pas d'un extrême dans l'autre. Ayons plutôt conscience de la nécessité de procéder à de véritables échanges, pour parvenir à une meilleure compréhension de l'autre et à un enrichissement mutuel, chacun apportant ce qu'il sait et ce qu'il a de meilleur. Il faut savoir recevoir et donner tout à la fois.

Des sciences auxiliaires

En ce qui concerne la recherche théorique, j'ai largement bénéficié des travaux des hommes mentionnés un peu plus haut (Nida et autres). Par exemple, ils m'ont appris comment le travail du traducteur ou du conseiller en traduction est favorisé par plusieurs sciences auxiliaires, propres à assurer une meilleure communication. Quelles sont-elles? C'est ce que nous allons voir rapidement maintenant.

Commençons par le commencement en parlant de l'*exégèse* ou étude du sens du texte biblique. Il est vrai que Jean-Paul Vinay a dit que «l'on ne traduit pas pour comprendre, mais pour faire comprendre»[11]. C'est exact, mais il n'en reste pas moins qu'avant de traduire, c'est-à-dire de faire comprendre, il faut que le traducteur s'efforce de comprendre le mieux possible le texte de départ ou texte source. Si une traduction est fondée sur un contresens, il est clair que la communication du message est faussée avant même d'être

reçue par le récepteur. Cependant, il faut reconnaître qu'on est bien outillé actuellement dans le domaine de l'exégèse: on dispose d'éditions récentes du texte hébreu ou araméen de l'Ancien Testament et du texte grec du Nouveau Testament, qui tiennent compte des derniers manuscrits découverts (rouleaux de Qumran ou papyrus de la collection Bodmer, par exemple); on peut consulter des dictionnaires et grammaires de qualité pour les langues bibliques; on ne manque pas de commentaires, ou de versions bibliques abondamment annotées, pour résoudre les principaux problèmes d'interprétation. Cette recherche de base doit être menée avec sérieux, afin de ne pas se contenter d'idées toutes faites sur le texte biblique; or, des conditions favorables existent pour la mener avec sérieux.

Toutefois, si l'on s'est soucié activement de répondre à la question «Que dois-je traduire?», qui relève du domaine de l'exégèse, on s'est trop souvent contenté, du moins jusqu'à une époque récente, de réponses très vagues et en général très subjectives par rapport à la question «Comment dois-je traduire?» ou à cette autre «Pour qui dois-je traduire?», c'est-à-dire «À qui est destinée la traduction?». La théorie de la traduction était négligée, ou bien elle ne sortait pas du dilemme «élégance = infidélité» en opposition à «fidélité = inélégance». La formule de J.P. Vinay, rapportée ci-dessus, devrait être méditée par tous les exégètes qui ont tendance à penser que la bonne exégèse fait forcément le bon traducteur. Or, «il ne suffit pas de comprendre pour traduire, il faut encore faire comprendre». Si l'on ne se soucie pas de la réaction du récepteur de la traduction, le contresens ne sera plus au départ du processus de la communication, mais à l'arrivée. Voici donc maintenant les sciences auxiliaires qui éclairent pour nous le monde où se meut le récepteur de la traduction ou de la communication:

Tout d'abord, la *linguistique générale* ou *descriptive* attire notre attention sur le fait que chaque langue a ses structures particulières. La forme qui servira à exprimer un message

dans une langue n'est pas la même que dans une quelconque autre langue. Il en résulte, pour la traduction, que le simple calque d'une forme de la langue de départ dans la langue d'arrivée entraîne une distorsion; l'important, par conséquent, est de trouver dans la langue d'arrivée des formes ayant des *fonctions* équivalentes à celles de la langue de départ, et non des formes identiques qui auraient presque à coup sûr d'autres fonctions. Prenons comme exemple l'expression anglaise « let us go »: si l'on en imite la forme en français en disant « laissons-nous aller », on aboutit à un contresens; le sens véritable en sera rendu par une forme différente, mais ayant la même *fonction,* « allons-y ». Autre exemple: la forme passive n'existe pas dans certaines langues, de sorte qu'on devra rendre les tournures passives du texte biblique par des tournures actives. Dans d'autres langues, le passif existe, mais sa fonction est dépréciative, on ne l'emploie que pour des expériences désagréables. Par conséquent, si l'on rend l'expression « Jésus a été glorifié » par le passif dans de telles langues, le lecteur en déduira qu'il s'agit-là d'une expérience fâcheuse! Il convient donc de tourner l'expression à l'actif, pour prévenir le malentendu, en disant: « Dieu a glorifié Jésus. » — Ainsi, il ne suffit pas de rendre un message mot pour mot dans une autre langue pour être compris. Il faut trouver la forme normale qu'il doit revêtir dans cette langue.

Une autre science, l'*ethnologie* ou *anthropologie culturelle,* nous amène à formuler une constatation semblable à propos des coutumes. Les diverses cultures du monde recourent en effet à des moyens différents pour atteindre des buts identiques ou similaires; les mêmes objets ou événements peuvent avoir des sens différents ou opposés selon le contexte culturel. Exemple: dans certaines sociétés, ce sont les voleurs qui frappent à la porte d'une maison, pour s'assurer qu'il n'y a personne à l'intérieur (tout comme un cambrioleur de nos pays composerait le numéro de téléphone de la maison qu'il s'apprête à « visiter »: si personne ne lui

répond, il y va...); une personne animée d'intentions honnêtes ne frappe pas: elle appelle en disant son nom, afin d'être reconnue[12]. — Il en résulte qu'on doit être attentif à la *fonction* réelle de tel trait culturel de la langue de départ pour donner un trait culturel à *fonction équivalente* dans la langue d'arrivée, ou, du moins, pour prévenir par une note tout risque de malentendu[13].

De son côté, la *théorie de la communication* met en évidence les notions de codage et de décodage, de « bruits » faisant obstacle à la communication, de « redondances » permettant de compenser ces « bruits », ainsi que les réactions du récepteur[14]. Relevons en particulier ici l'importance de la notion de *bruit*: « Par *bruit,* on entend tout ce qui peut troubler ou altérer un message durant sa transmission: ce peut être le grésillement qui rend difficile une conversation téléphonique, les parasites à la radio, la déformation de l'image à la télévision, la mauvaise qualité de l'impression d'une colonne de journal ou d'une page de livre, etc.; ce peut être aussi des raisons d'ordre psychologique, comme l'inattention du lecteur ou de l'auditeur, des préjugés à l'égard de celui qui parle, des présuppositions qui amènent à déformer ce qui est réellement dit ou écrit... »[15]. En bref, il s'agit de tout ce qui empêche le récepteur de comprendre correctement le message émis. Les obstacles (ou « bruits ») sont nombreux et il est bon de le savoir! Ils expliquent pourquoi, si souvent, les gens comprennent « de travers » ce qu'ils ont entendu ou lu. On croyait avoir écrit ou parlé avec précision, et voilà, semble-t-il, qu'il n'en était rien...

Il faudrait parler encore de la *psycho-linguistique,* qui apporte ses lumières sur les niveaux de langage propres à tel milieu ou appropriés à telle circonstance (on ne parlera pas du haut de la chaire de la même manière que dans l'intimité d'un cercle d'amis, par exemple). Quant aux recherches concernant la *machine à traduire,* si elles n'ont pas abouti à des résultats pratiques satisfaisants pour le moment, elles ont tout de même fait progresser la théorie de la traduction.

Mais cela nous entraînerait trop loin d'en parler en détail. L'essentiel est de dire que toutes ces sciences auxiliaires nous aident à poser correctement les problèmes soulevés par le transfert du message d'une langue dans une autre et à découvrir des aspects importants du processus de la communication.

De tout ce qu'il m'a été donné de découvrir grâce aux sciences rapidement évoquées dans les lignes qui précèdent, je désire mettre en évidence deux points:

1. la notion de *forme* mise au service d'une *fonction*. En tant que traducteur, je dois chercher dans la langue d'arrivée la forme qui servira le plus fidèlement le message de la langue de départ. Je dois me garder d'imposer, par paresse, incompétence ou manque d'une bonne information, une structure étrangère qui susciterait l'incompréhension ou le malentendu dans l'esprit du récepteur. De même, dans la communication de l'Évangile en général, je dois me garder de penser qu'une forme qui me convient, «qui me parle», aura le même effet sur l'esprit d'un interlocuteur proche ou lointain: en réalité, elle peut avoir un effet contraire, et il est bon de s'en assurer.

2. l'accent mis sur les *réactions du récepteur*. En tant que traducteur, je ne dois pas me contenter de bien saisir le texte de départ; j'ai un gros effort à faire pour connaître le milieu, la langue, la situation, les coutumes du milieu récepteur, c'est-à-dire du milieu auquel est destinée la traduction. De même, une bonne communication de l'Évangile implique non seulement une conviction personnelle, mais encore une sensibilité réelle aux besoins d'autrui, accompagnée d'une étude poussée de ses conditions de vie, de ses préoccupations, et de ses réactions à l'égard de tel moyen utilisé pour la transmission du message. Le moyen le plus fort et le plus puissant n'est pas forcément le meilleur; le thème de l'humilité et de l'abaissement, constant dans la Bible, n'est-il pas propre à nous faire réfléchir à cet égard?[11] L'important, en tout cas, n'est pas d'assourdir les gens en employant un langage qui ne les touche guère, mais c'est de les rejoindre là où ils sont, dans le contexte qui est le leur, dans la détresse qui est la leur.

Conclusion

Dans une communication intralinguale, c'est-à-dire une communication entre personnes parlant la même langue, il y a toujours une perte d'information en raison de ce que nous avons appelé le «bruit» (distraction, préjugés ou autres). On en a déduit que la perte devait forcément être plus forte lorsqu'il s'agit d'une communication interlinguale, c'est-à-dire entre personnes ne parlant pas la même langue maternelle et qui ont besoin de l'interprète ou du traducteur; le phénomène ne ferait que s'accentuer avec la distance linguistique et culturelle. Et il est vrai que les obstacles sont nombreux. L'essentiel, cependant, est d'être conscient du problème et aussi des possibilités de lui donner une solution satisfaisante. Il ne suffit pas de transmettre un message, qui nous paraît clair, avec des moyens puissants, pour être certain qu'il sera reçu. Il s'agit de réfléchir à la forme de ce message en fonction de ses destinataires, en se posant des questions telles que: comment parlent-ils? comment pensent-ils? comment vivent-ils? comment réagissent-ils aux messages qui leur viennent d'ailleurs? De plus, il est essentiel de ne pas donner soi-même la réponse à ces questions, mais d'engager le dialogue avec des personnes compétentes afin que la réponse soit solidement fondée. Et ainsi, les obstacles à la communication interlinguale ne seront plus considérés comme une fatalité inéluctable, mais plutôt comme une incitation à se livrer à une enquête sérieuse avant d'émettre un message.

Jean-Claude MARGOT

Notes

1. R. Barjavel, *La charrette bleue,* Paris, 1980
2. B. Oudin, *La foi qui tue,* Paris, 1980
3. «Lire», Paris, octobre 1980, p. 135
4. «Spectrum», Wheaton College, USA, printemps 1980. — Les deux articles en question ont été cités dans le périodique «The Bible Distributor», de l'Alliance biblique universelle, Bruxelles, juin 1980, p. 26-28. C'est à ces citations que je me réfère.
5. Dans la revue «Cultures», VI/3, Unesco, 1979, p. 21. Il s'agit d'un article intitulé «Faut-il comprendre les média ou la communication?»
6. Dans un message adressé aux collaborateurs des départements de traduction de l'ABU (= Alliance biblique universelle) en décembre 1979.
7. Voir, par exemple, R. Mehl, *La rencontre d'autrui,* Neuchâtel et Paris 1955.
8. On lira avec profit le livre de Françoise Gauquelin, *Savoir communiquer,* Verviers 1972.
9. A-M. Schmidt, *Chroniques de «Réforme»,* Lausanne 1970, p. 148
10. J. Servier, L'homme et l'invisible, Paris, 1980, p. 238
11. J.P. Vinay, «La traduction humaine», in: A. Martinet, *Le langage,* Paris, 1968, p. 729
12. Cette constatation a de l'importance pour la traduction de textes comme Mat. 7:7-8; Actes 12:13, 16; Apoc. 3:20
13. Pour les problèmes posés par les différences culturelles et les préjugés ethnocentriques, voir Eugène Nida, *Coutumes et cultures,* Groupes Missionnaires, 1978
14. Voir l'ouvrage cité à la note 8, ci-dessus
15. J.-Cl. Margot, *Traduire sans trahir,* Lausanne, 1979, p. 100-101
16. Je ne veux pas dire par là que nous devrions éviter d'employer tout moyen moderne de communication. Mais le thème biblique de l'abaissement nous rappelle comment Jésus-Christ lui-même s'est fait pauvre afin d'être proche de tous les hommes, quelle que soit leur condition. Or, une certaine façon de recourir à des moyens modernes de communication risque de nous éloigner plutôt que de nous raprocher de ceux avec qui nous devrions entrer en contact. On peut diffuser un message à des milliers de kilomètres, en ignorant tout de la situation réelle des récepteurs potentiels. Le thème de l'abaissement est donc étroitement lié à celui de la proximité, proximité qui n'est pas forcément géographique, mais en tout cas spirituelle.

Né en 1924, **Jean-Claude MARGOT** a étudié la théologie à Lausanne, Édimbourg et Paris. D'abord pasteur de l'Église libre du canton de Vaud (Suisse), il est depuis 1966 conseiller en traduction de la Bible à l'Alliance biblique universelle. Cette fonction comporte un enseignement sur la théorie et la pratique de la traduction. Jean-Claude Margot a déjà eu l'occasion de dispenser cet enseignement à de nombreux traducteurs de la Bible, en Afrique comme en Europe. Il collabore actuellement à la préparation des nouvelles versions de la Bible italienne et française en langue courante. En 1978, il a obtenu un doctorat en théologie, à l'Université de Lausanne, pour son ouvrage intitulé *Traduire sans trahir.* (Il habite actuellement Aubonne dans le canton de Vaud — Suisse).

Vers une définition du péché dans les différentes cultures

T. Wayne Dye

Chaque culture a un certain sens du juste et du faux. Cela ne se découvre pas toujours dans la manière de vivre d'un peuple, mais plutôt dans ses idéaux. Dans leur essence, ces idéaux peuvent être très proches du Décalogue. Suivant les cultures, cette notion du juste et du faux ne se comprend pas toujours de la même façon. Si le missionnaire, préoccupé de mettre en valeur les exigences de Dieu, le fait en s'attachant de façon exagérée aux comportements et aux priorités propres à sa culture, ses auditeurs ne parviendront probablement pas à une véritable conviction de péché et les valeurs de l'église naissante resteront confuses.

Pleinement conscient du dilemme que cela impose au témoignage transculturel, le linguiste-traducteur T. WAYNE DYE trouve espoir et aide dans une approche ethno-théologique de ce problème.

Arthur F. Glasser

« Les chrétiens de notre église n'ont aucune vitalité, ils ne cessent de tomber dans le péché. Notre église n'est vraiment pas prête pour l'indépendance ! »

Combien de fois n'avons-nous pas entendu une telle déclaration ! N'est-elle pas liée au fait que les missionnaires n'ont pas toujours su faire comprendre aux chrétiens la vraie nature du péché ? Comment une telle chose a-t-elle pu se produire ? Est-il possible de redresser la situation ?

Article paru en janvier 1976 dans « MISSIOLOGY », revue de l'« American Society of Missiology » et publié avec l'aimable autorisation de l'éditeur Arthur F. Glasser.

Le problème missionnaire

La plupart des missionnaires ont, en quelque sorte, joué le rôle d'un prophète dans leur pays d'origine. En qualité de « chrétien professionnel », le futur missionnaire (appelons-le Pierre) se sent capable de discerner facilement ce qui ne va pas chez les autres en remarquant ses propres fautes. Une telle attitude n'est pas trop choquante dans son propre pays et, intuitivement, Pierre croit qu'il peut continuer à le faire sur le champ missionnaire.

En fait, étant la personne la mieux formée, la plus consacrée, la plus « spirituelle » d'un groupe donné, il a le sentiment qu'il peut continuer à agir de la sorte. Il pense que le peuple au sein duquel il travaille a encore plus besoin d'un message du Seigneur que ses compatriotes et il se sent naturellement tout désigné pour l'apporter.

Malgré tous ses efforts pour s'adapter extérieurement, Pierre pénètre dans une autre culture avec un lourd « bagage culturel intériorisé ». Les choses qu'il considère tout naturellement comme justes et raisonnables ne sont pas toujours inspirées par un idéal biblique mais font simplement partie de sa culture. Les valeurs occidentales telles que l'efficacité, la ponctualité, la propreté sont très importantes pour beaucoup de chrétiens en Europe ou aux États-Unis. Mais peut-on défendre ces valeurs scripturairement ? Pierre voit ce qui, dans la culture d'accueil, s'oppose à la sienne.

Sans aucun doute, la culture d'accueil étant, comme toutes les autres cultures, placée sous le jugement de Dieu, aura à se corriger de bien des défauts évidents. En fait, plus Pierre aimera le peuple parmi lequel il travaille, plus il aura de la peine à accepter certaines de ses coutumes. C'est là une des causes du choc spirituel auquel il doit faire face ; sa perception des choses en est alors affectée, ce qui le rend encore moins capable d'accepter les valeurs locales. Il trouve alors difficile de se rappeler lesquelles de ses propres valeurs ne sont pas des valeurs propres à sa culture et lesquelles sont fondées sur la Bible (si toutefois il fait cette distinction).

Par exemple, avant de commencer la traduction de la Bible, j'ai été tenté de traduire un ouvrage concernant la cruauté envers les animaux, tant l'attitude des Bahinemo envers les chiens me frustrait.

Cette attitude pousse généralement le missionnaire à prêcher sur les points qui le choquent. Mais bien souvent, ce ne sont pas ces points-là qui troublent la conscience des auditeurs. Ces derniers apprennent très vite à savoir ce que le missionnaire désapprouve mais n'ont pas l'idée qu'il parle là de fautes morales (qu'ils connaissent pourtant) et d'un sentiment de culpabilité (qu'ils expérimentent). Ils ne comprennent tout simplement pas le but du message du missionnaire. Parfois, quelques individus «marginaux» comprennent ce que veut dire le missionnaire mais les responsables de la morale d'un groupe donné s'en détournent généralement pour la simple raison que ce qu'ils entendent leur semble hors de propos.

Un autre phénomène peut se produire, lié à certaines exigences culturelles: à l'écoute d'une prédication, l'ensemble des auditeurs exprime le désir de devenir chrétien. Ceux-ci «confessent» alors respectueusement des choses dont ils ne se sentent pas coupables et deviennent chrétiens sans s'être repentis des choses qui troublent leur conscience.

Dans une région que je connais bien, le missionnaire d'une mission évangélique était préoccupé par le problème de la polygamie, de la mastication de la noix de cola et de l'usage du tabac. Les gens du pays étaient, eux, davantage soucieux de garder de bonnes relations entre eux. Désobéir à son mari ou à un responsable, refuser d'accorder l'hospitalité et de payer les sommes dues entre clans, se mettre en colère étaient, pour eux, des péchés beaucoup plus graves.

Le missionnaire est vraiment soucieux de faire ce qui est juste mais son action n'est pas toujours comprise comme telle. Il peut se montrer extrêmement avare avec des choses que les gens parmi lesquels il travaillent partagent naturellement. Il ne prend même pas le soin de s'intéresser à leurs

liens de parenté et à ce qu'ils impliquent; de plus, il donne souvent l'impression d'être fâché (lui-même se sent simplement frustré), aussi ceux qui le regardent vivre ont le sentiment qu'il pèche constamment et il n'est plus écouté par les responsables locaux. Beaucoup de ses convertis ne comprennent pas la signification d'une vie d'obéissance et plusieurs commettent des péchés sexuels.

Ceci a pour conséquence que le missionnaire, ne voyant toujours pas les signes d'une vraie repentance parmi les nouveaux convertis, se voit dans l'obligation de devenir leur directeur de conscience. Il condamne ce qu'il pense être mauvais (noix de cola, tabac) alors qu'il ne connaît pas suffisamment le peuple au milieu duquel il travaille pour juger s'ils sont animés d'un amour véritable, etc. Ces questions extérieures sont finalement les seuls critères qui lui permettent de discerner des fruits dignes d'une vraie repentance.

Le missionnaire qui vit cette situation est donc confronté à un problème difficile. Peut-il, en toute bonne conscience, agir autrement? Pour essayer de répondre à cette question, il faut d'abord chercher à comprendre ce qu'est le péché dans une culture donnée.

Qu'est-ce que le péché?

Dans l'Écriture, Dieu a établi des normes et fixé des buts. Ne pas s'y soumettre ou ne pas les atteindre, c'est pécher (Rom. 3:23). Pour le Christ, la norme est claire: il faut aimer Dieu de tout son coeur et son prochain comme soi-même (Mat. 22:37-39). «Toute la loi et les prophètes dépendent de ces deux commandements» (Mat. 22:40). En d'autres termes, cette qualité d'amour est l'essence supraculturelle de la loi lévitique. Paul ne dit pas autre chose dans Romains 13:8-10: «N'ayez de dette envers personne, sinon la dette de l'amour que vous vous devez les uns aux autres. Celui qui aime les autres a obéi complètement à ce qu'ordonne la loi. En effet, les commandements: Ne commets pas d'adultère, ne tue pas, ne vole pas, ne convoite pas,

ceux-ci et tous les autres, se résument dans un seul commandement: Aime ton prochain comme toi-même. Celui qui aime ne fait aucun mal à son prochain. En aimant, on obéit donc complètement à la loi.»

C'est à cette loi d'amour que Jean se réfère lorsqu'il dit: «Tout homme qui pèche désobéit à la loi de Dieu, car le péché est la désobéissance à la loi» (I Jean 3:4). La Bible définit cette qualité d'amour en termes négatifs dans les Dix commandements ainsi que dans d'autres textes donnant une liste de péchés (Ex. 20:1-17; Marc 7:21-23; Gal. 5:19-21). Elle définit aussi l'amour de façon positive par l'exemple de Jésus et par l'énumération des fruits de l'Esprit (I Cor. 13; Gal. 5).

Ces caractéristiques déterminantes sont aussi des principes universels. On les retrouve d'ailleurs dans les principes réglant la manière de vivre de toutes les cultures. La prohibition du mensonge, du vol, du meurtre et de l'adultère est quasiment universelle, bien que le contenu de ces prohibitions puisse varier d'une culture à l'autre.

J'ai constaté cela dans certaines régions de la Papouasie (Nouvelle Guinée) et des Philippines, régions qui n'avaient pas encore été influencées par un enseignement chrétien. Dans un village hindou de l'Inde, les règles ancestrales ressemblaient aux Dix commandements mais, dans la vie de tous les jours, elles étaient loin d'être observées.

Les ethnologues ne font que rarement état de ce genre d'informations considérées comme hors de propos dans une enquête ethnologique. Par ailleurs, certains anthropologues orientent tellement leurs recherches sur les comportements qu'ils passent à côté des valeurs et idéaux culturels.

Par exemple, une étude sur la polygamie (polygynie) au Mexique me parut bizarre à première vue, parce que les femmes d'un même homme vivaient dans des villages différents et ne se connaissaient pas entre elles. Il m'apparut finalement clairement que dans cette culture particulière, la polygamie n'existait pas. En revanche, un grand nombre d'hommes entretenaient des maîtresses. L'enquêteur s'était fourvoyé en pensant que la manière dont les gens se comportaient équivalait au système fondamental de leur culture. Apparemment, il ne s'était jamais demandé si les gens approuvaient la polygamie (ainsi que tout vrai polygame le ferait) ou s'ils étaient en fait culpabilisés par leur conduite inacceptable.

Bien que les principes moraux d'un milieu donné soient souvent très clairs, leur mise en pratique diffère d'une culture à l'autre. Quelles sont exactement les actions qui manifestent la gentillesse, l'humilité, la paix ou la maîtrise de soi (Gal. 5:22-23)?

Un hommes d'affaires d'un pays industrialisé est considéré comme patient s'il attend quelqu'un pendant dix minutes alors que pour un Bahinemo de Papouasie, attendre deux heures n'est pas une épreuve difficile. Dans un village du sud du Mindanao, nous reçûmes, ma fille et moi, des cadeaux d'une valeur équivalente au salaire d'un mois en signe d'hospitalité; aux États-Unis, on ne manifesterait que très rarement son hospitalité par des cadeaux d'une valeur pareille!

Il est évident que même les Dix commandements exprimés clairement ont des frontières assez floues. Prenons un exemple: Est-ce un vol que de ramasser un jouet d'enfant traînant sur un trottoir de banlieue? C'en est un aux États-Unis, mais pas au Mexique. En Israël, celui qui traverse le verger d'autrui peut cueillir des fruits et les manger, mais au sud de la Californie, ce geste serait considéré par tout le monde comme un vol.

Les Papous de Nouvelle Guinée considèrent comme une violation du cinquième commandement le fait de confier le soin des personnes âgées à l'État, comme cela se fait en Occident. Prendre une seconde femme chez mes frères bahinemo n'est pas considéré comme un adultère mais cela le serait pour moi. Le contenu de chaque commandement est clair mais, en revanche, ses limites se définissent de manière

fort différente suivant les cultures. Les exigences universelles de Dieu se réalisent dans des situations différentes par des comportements différents.

Une question se pose alors: Qu'est-ce qui détermine que telle ou telle action est un péché?

Quels sont les principes bibliques qui entrent en jeu?

Paul, dans le chapitre 2 de sa lettre aux Romains met en évidence un principe décisif: «Ils (les non-Juifs) prouvent ainsi que la façon d'agir ordonnée par la loi est écrite dans leur coeur. Leur conscience le montre également, ainsi que leurs pensées qui parfois les accusent et parfois les défendent. Voilà ce qui paraîtra au jour où Dieu jugera par Jésus-Christ tout ce qui est caché dans la vie des hommes, comme l'affirme la Bonne Nouvelle que je prêche» (Rom. 2:15-16). Ce texte, si je le comprends correctement, affirme que chacun est en mesure de connaître ce qui est juste, même si sa conscience est parfois fortement influencée par la culture environnante. Au jugement dernier, Dieu le jugera selon sa propre conscience, une conscience conditionnée par sa culture. Jésus a dit: «Faites pour les autres tout ce que VOUS VOULEZ qu'ils fassent pour vous: c'est là ce qu'ordonne la loi de Moïse et les livres des prophètes» (Mat. 7:12). Ce qui est juste dépend pour chacun de sa propre perception de ce qu'est un comportement dans l'amour.

Ailleurs, le Christ rappelle que l'appréhension correcte de la notion du péché dépend en fait des lumières reçues: «Si vous étiez aveugles, vous ne seriez pas coupables, mais comme vous dites: «nous voyons», vous êtes toujours coupables» (Jean 9:41). «Le serviteur qui sait ce que veut son maître, mais qui ne se tient pas prêt et ne fait pas ce que veut son maître sera puni de nombreux coups. Par contre, le serviteur qui ne sait pas ce que veut son maître et commet des actes pour lesquels il mérite d'être battu, sera puni d'un petit nombre de coups. À qui l'on a beaucoup donné, on demandera beaucoup; à qui l'on a confié beaucoup, on demandera

encore plus» (Luc 12:47-48). Les villes de la Galilée étaient susceptibles de subir un jugement plus sévère parce qu'elles avaient vu les miracles de Jésus et ne s'étaient pas repenties (Mat. 11:20-24; 12:41-42). En d'autres termes, Dieu juge selon la compréhension limitée de chacun.

Le Saint-Esprit à l'oeuvre dans la vie du croyant, éclairant sa conscience et le conduisant dans des voies justes, empêche qu'un tel système entraîne la communauté chrétienne dans le désordre. En effet, le Saint-Esprit rappelle au chrétien les vérités bibliques et leurs applications spécifiques à sa situation. Bien des textes de l'Écriture font allusion à l'oeuvre importante du Saint-Esprit dans la vie des croyants. En voici quelques-uns: «...En effet, l'Esprit vous instruit de tout et ce qu'il enseigne est vrai et non pas faux» (I Jean 2:27). Paul, dans sa lettre aux chrétiens de Rome, démontre comment l'obéissance à l'Esprit nous rend capables de maîtriser efficacement notre nature pécheresse: «Ceux qui vivent selon l'Esprit se préoccupent de ce que l'Esprit demande... (ils auront) la vie et la paix» (Rom. 8:5-6).

Le péché est donc la désobéissance à ce témoin intérieur. Même dans la vie d'un non-croyant, la conscience intérieure qui le dirige dans ce qui est juste est souvent plus exigente qu'il ne veut bien l'admettre. Il sait ajuster sa conduite à certaines normes et c'est sur cette base que Dieu le jugera: «...Dieu utilisera pour vous la mesure que vous employez pour les autres» (Mat. 7:2). Pourquoi? Parce que vous êtes conscients de ce qui est mal, sinon vous ne l'utiliseriez pas comme norme pour les autres. «...les hommes auront à rendre compte de toute parole inutile qu'ils auront prononcée. Car c'est d'après tes paroles que tu seras jugé et déclaré, soit innocent, soit coupable» (Mat. 12:36-37).

Dans le livre «LA MORT DANS LA CITÉ», Francis Schaeffer explique ce concept. Il imagine un enregistreur incorporé au cerveau de chaque homme. Lors du jugement, Dieu écoutera ces enregistrements, opposant les situations où l'homme a porté des jugements moraux sur les autres,

aux situations où il a lui-même fait ce qu'il a condamné. C'est par notre propre bouche que nous serons condamnés.

Cette façon de voir apporte une lumière sur le rôle que joue la conscience lorsqu'elle produit une conviction. Il est évident que la conscience peut être morte et qu'une personne agisse comme si elle n'existait plus (I Tim. 4:1-2). N'oublions pas que la conscience peut aussi être influencée par la culture. Elle ne peut donc être assimilée complètement à la voix du Saint-Esprit, ni être un guide infaillible permettant de découvrir la juste volonté de Dieu. Et cependant, elle permet à l'homme de discerner entre ce qui est bien et ce qui est mal. C'est par la conscience que l'Esprit convainc et éclaire. (Prov. 20:27). Sachant cela, Jésus a pu faire appel à la conscience des Pharisiens qui ont été dans l'impossibilité de condamner la femme adultère (Jean 8:7-9).

Cette façon de faire est encore valable aujourd'hui. Pour convaincre de péché, la prédication doit faire appel aux questions qui tourmentent les consciences des auditeurs.

Applications à des situations inter-culturelles

Le rôle de la culture dans le conditionnement de la conscience est bien défini dans le chapitre 8 de la lettre de Paul aux Corinthiens. Paul pose la question: Peut-on manger des viandes provenant de sacrifices offerts aux idoles (I Cor. 8)? Paul dit que si l'idole n'est rien, il n'y a aucune objection à manger la viande qui lui a été consacrée. Mais seule la personne réellement libérée des idoles peut le comprendre et se sentir libre de manger une telle viande.

Ce concept, dans son ensemble, est résumé dans Romains 14. La division de l'église de Rome semble provenir de deux points de divergence: que peut-on manger et quelles fêtes peut-on observer? D'une part, ceux qui étaient végétariens étaient probablement d'anciens idolâtres, alors que d'autre part, c'étaient les juifs chrétiens qui respectaient les fêtes (ils avaient peut-être été des «missionnaires» dans cette situation). Apparemment, c'étaient leurs arrière-fonds culturels

qui étaient à l'origine de leurs désaccords sur ces différents points.

Dans sa réponse, Paul fait une application importante des principes ci-dessus. Ce n'est pas l'acte lui-même qui importe, mais le caractère sous-jacent de notre relation avec Dieu (Rom. 14:17). Il importe, avant tout, de faire ce que nous savons plaire à Dieu afin de ne pas être condamnés (Rom. 14:12, 18, 22, 23). Différentes personnes peuvent faire des choses différentes et même opposées pour plaire à Dieu (Rom. 14:2, 3, 5, 6). Dieu ne se borne pas à les juger différemment, mais il agit en sorte que chacun parvienne à lui plaire. Nous ne devons donc ni mépriser ceux qui se sentent obligés de suivre des règles apparemment erronées, ni nous croire plus spirituels que ceux dont la vie n'atteint pas nos idéaux de comportement chrétien (Rom. 14:10). En d'autres mots, chacun de nous est responsable devant Dieu et non devant les autres. Ce n'est que le Maître qui sait exactement ce qu'il attend de chacun de ses serviteurs. Nous ne devrions pas juger l'autre puisque Dieu l'amène peut-être à lui obéir de façon différente. Néanmoins, nous devons veiller à ne rien faire qui soit mauvais aux yeux de notre prochain et qui pourrait l'amener à suivre notre exemple (Rom. 14:13-15, 20-21).

Ces principes n'impliquent pas que Dieu soit nécessairement satisfait de la façon dont les hommes comprennent la justice. Bien au contraire, il s'efforce d'amener chacun à l'obéissance à sa Parole et à un amour toujours plus grand pour elle. En enseignant les individus, le Saint-Esprit transforme, par la même occasion, les sociétés pour les amener à plus de justice, de miséricorde et d'intégrité morale. L'Histoire démontre que les réformes de diverses sociétés ont toujours été dues à l'initiative de chrétiens obéissants à la voix de l'Esprit. Aucun système culturel existant ne plaît entièrement à Dieu.

Ce fait semble particulièrement probant lorsqu'un missionnaire prend connaissance des normes morales d'une cul-

ture païenne. Cette société peut accorder de l'importance à des rites et à des comportements qui lui semblent hors de propos. Elle ne dit peut-être rien de l'humilité ou de la cruauté, ou de toute autre question que le missionnaire juge fondamentale dans la Bible. Elle peut traiter également de questions morales, civiques ou même personnelles sans aucune relation avec les dieux. Dans une telle société, l'état actuel de la conscience des gens peut être un bien faible reflet du but ultime que Dieu a pour eux. Au fur et à mesure qu'ils lui obéissent, Dieu les conduit dans des réformes de leur ordre social.

Les choses que nous considérons comme mauvaises et qui ne sont pas condamnées par le Nouveau Testament sont une indication comme quoi Dieu accorde un délai assez long aux nouveaux croyants pour qu'ils se rendent compte des implications de la vie chrétienne dans leur culture. Par exemple, l'esclavage, tel qu'il était pratiqué dans l'Empire romain, était autrement plus cruel et inhumain que tout ce à quoi missionnaires et chrétiens nationaux s'opposent aujourd'hui. L'esclavage n'a pourtant jamais été directement condamné. On enseignait aux gens comment vivre dans un tel système.

Les implications de tout cela pour notre situation actuelle sont claires. Je ne peux pas savoir automatiquement comment Dieu enseignera mon prochain. Le comportement que je trouve naturel peut violer sa conscience; des choses qui troublent la mienne seront peut-être sans importance pour lui. Bien sûr, dans un cercle culturellement homogène, il y aura de vastes domaines d'accord entre les individus. C'est donc un devoir pour moi de partager mes propres convictions avec d'autres, car ils peuvent aussi en profiter. Cependant, s'ils appartiennent à une autre culture, les différences entre leurs convictions et les miennes seront beaucoup plus grandes. Je dois parler clairement de ces principes et, mieux encore, encourager mes frères à lire ce que la Bible dit à ce sujet. Mais il ne me revient pas d'en tirer des applications

spécifiques car je ne sais pas ce que Dieu a déjà enseigné aux gens de cette culture. Par exemple, fumer la pipe n'est pas bien pour moi, qui suis Américain, mais parfaitement correct pour beaucoup de mes frères européens. Sera-ce une bonne chose pour un chrétien canadien, par exemple, appartenant à une autre église que la mienne? Je ne peux répondre pour lui.

Aperçu du behaviorisme (attitude du comportement)

Le «behaviorisme» peut nous aider à comprendre comment s'exprime le péché au sein des différentes cultures. La plupart des anthropologues acceptent aujourd'hui les vues de Kenneth Pike: les individus d'une même culture partagent un système inné, un point de vue commun, qui forment leur perception de la réalité. Ils n'ont aucun moyen d'y échapper sinon en se familiarisant avec une autre culture. Pike décrit ce fait en détail (Pike 1954) en l'appelant le point de vue «émique» (d'un initié conditionné par sa culture) par contraste avec le point de vue «étique» (d'un observateur étranger objectif). Tous, les missionnaires et les nationaux, perçoivent la réalité en fonction de leur conditionnement culturel. Une représentation brève et claire de cette idée a paru dans BIBLIOTHECA SACRA (1957).Dans le cadre d'une sous-culture unique, une personne peut comprendre comment une autre perçoit une question morale puisqu'elles opèrent toutes deux au sein d'un même système mental et éthique. En revanche, le missionnaire qui travaille dans une culture étrangère ne peut savoir aussi facilement ce qui est juste pour ses hôtes.

Nous pouvons donc dire qu'il existe un «amour émique» et un «péché émique» propres à chaque culture. L'amour émique est le comportement interprété comme amour dans cette culture. Le péché émique est le comportement qui s'oppose aux idéaux culturels.

Les psychologues commencent actuellement à se rendre compte que la culpabilité est une réalité psychologique pro-

pre à chaque personne. Mowrer, le pionnier de cette approche «nouvelle» de la santé mentale, soutient que beaucoup de problèmes psychologiques ne peuvent tout simplement pas être résolus tant que la culpabilité n'est pas admise et traitée de façon adéquate (1961). Le psychiatre Karl Menninger dit: «Chez la plupart des êtres humains, un sentiment de culpabilité surgit lorsqu'ils prennent conscience de participer à des événements considérés comme interdits, désapprouvés, *incompatibles avec les idéaux acceptés,* que le terme «péché» soit employé ou non. Le sentiment de culpabilité, confronté à une nouvelle accusation, donne lieu à un besoin de justification; il en est de même en cas de punition comme moyen d'expiation du péché (punition morale, physique, verbale, douloureuse ou simplement symbolique)» (1973: 181-182).

Il y a un conflit apparent entre l'opinion de Menninger et la distinction faite par beaucoup d'anthropologues entre les cultures de honte et les cultures de culpabilité (Loewen 1970: 82). La distinction anthropologique n'a pas tant pour but de nier l'existence de la culpabilité que de mettre en valeur l'importance de la désapprobation sociale comme prohibition sociale affective dans certaines cultures. Ceux qui appartiennent à une culture de honte telle que celles que j'ai connues font preuve d'un sentiment de culpabilité semblable à ce que Menninger décrit. Les mécanismes d'auto-justification et d'auto-punition se retrouvent, en quelque mesure, qu'il y ait désapprobation sociale ou pas. Dans ce type de culture, une mauvaise action nuit premièrement quand elle dérange l'ordre social, donc quand elle est découverte. La culpabilité est donc plus grande lorsque les autres découvrent le méfait; de tels sentiments de culpabilité ne se distinguent guère des sentiments de honte.

Dans une culture de culpabilité, on considère que toute mauvaise action a inévitablement des conséquences malheureuses, que les autres en soient conscients ou non. L'idéologie la plus commune est qu'un être surnaturel voit et punit

celui qui a mal agi. Ce point de vue prévaut dans toutes les grandes religions du monde, y compris le christianisme. Un méfait aura aussi des conséquences néfastes pour une personne ou une chose précieuse à quelqu'un. Par exemple, un accident dû à la négligence. Le sentiment d'avoir nui à quelqu'un ou à quelque chose entraîne un sentiment croissant de culpabilité, même si l'entourage n'est pas conscient de ce qui s'est passé.

Norbeck a fait remarquer qu'à l'intérieur de toutes les cultures, il existe un certain nombre de sanctions, variant suivant les fautes commises. Ces différentes sanctions, comme les différentes manières de percevoir la gravité de la mauvaise action, permettent de déterminer si, dans une culture donnée, l'accent est placé sur la culpabilité ou sur la honte comme moyen de limiter le mal. Toutefois, que les cultures soient liées au sentiment de honte ou à celui de culpabilité, la conscience d'avoir mal agi est présente (sans que nécessairement la mauvaise action soit qualifiée de péché). Les gens essaient alors de se justifier et/ou de trouver un moyen d'expier.

En résumé, les conclusions de l'anthropologie moderne et celles de la psychologie s'accordent avec ce que dit le Nouveau Testament. Tout homme, bien que conditionné par sa culture, a une connaissance de ce qui est juste et faux et qui reflète la vérité de Dieu. C'est là que se livre le combat pour l'obéissance à la loi universelle de l'amour et c'est sur ce «terrain» que Dieu le jugera au «grand jour». «Ainsi, celui qui connaît le bien qu'il devrait faire et ne le fait pas, se rend coupable de péché» (Jacques 4:17).

Les conséquences de l'ignorance des différentes cultures

Il nous paraît plus aisé, maintenant, de comprendre les difficultés qu'a rencontrées Pierre, notre missionnaire. En essayant d'appliquer au péché une norme universelle et sous la pression d'une autre culture, Pierre est arrivé à une conception du péché totalement différente de celle de ses audi-

teurs. Il a beaucoup de peine à croire que Dieu ne parle pas aux gens à travers sa prédication par laquelle il cherche à les convaincre. S'il n'applique pas les principes évoqués plus haut de façon disciplinée, il continuera à vitupérer contre les péchés dont ses auditeurs ne sont pas convaincus, car, en fait, ce sont des actions qu'ils ne considèrent pas comme des péchés. Sans en avoir l'intention, Pierre assume le rôle du Saint-Esprit au lieu de coopérer avec lui dans son oeuvre.

En dépit de tout cela, ses prédications amènent des gens à la conversion. Mais ces derniers ont des problèmes difficiles à résoudre. D'une part, ils auront à lutter, peut-être longtemps, pour connaître la volonté de Dieu à leur égard, car ce qu'enseigne le missionnaire ne correspond pas à ce que leur dicte leur conscience. D'autre part, certains réagiront au message par une obéissance servile à tout ce que le missionnaire suggère ou fait, par exemple, se brosser les dents et poser des fleurs sur la table du repas. Cette incapacité d'agir de façon indépendante freine considérablement le développement d'une église en situation missionnaire.

Cependant, si les nouveaux convertis reçoivent un enseignement complet de l'Écriture et qu'ils possèdent la Bible dans leur propre langue, ils parviennent à mesurer la différence qui existe entre ce qui leur a été enseigné et leur propre conception de ce qui est juste. Il peut en résulter un schisme, une église qui prend son indépendance. David BARRET, dans «Schism and Renewal» pense que la cause principale des divisions au sein des églises issues de l'action missionnaire — il y a plus de 6000 églises indépendantes en Afrique — est due au fait que les missionnaires mènent une vie inconsistante remplie de contradictions. En nous référant au chapitre 14 de l'épître aux Romains, nous pouvons dire que les Africains étaient las d'essayer de vivre selon la conscience de quelqu'un d'autre.

Un groupe de montagnards de la Nouvelle Guinée avait accepté l'enseignement de la mission et reçu le baptême. Pendant plusieurs années, ce groupe avait donné la dîme,

assisté au culte, adopté le comportement «chrétien» préconisé par la mission. Puis, un jour, les responsables dirent au missionnaire: «Il nous semble en avoir assez fait maintenant pour récompenser Jésus de sa mort» (Irwin 1977). Et ils retournèrent au paganisme. Y sont-ils vraiment retournés? L'avaient-ils jamais quitté? Avaient-ils connu une réelle conviction de péché puis l'assurance du pardon? Ou avaient-il seulement entendu parler des choses que le missionnaire considérait, lui, comme des péchés?

Coopérer avec sa conscience

Si le missionnaire accepte d'entrer dans la démarche que nous préconisons ici, il devra commencer par être un apprenti. Il devra prendre la peine et le temps nécessaires d'apprendre quelles sont les valeurs et les règles de la nouvelle culture et de les classer sous les trois rubriques suivantes:

a) Domaines dans lesquels le Saint-Esprit convainc déjà les gens de péché.
b) Aspects de la culture qui ne troublent pas la conscience des gens bien qu'ils soient en conflit avec la Bible.
c) Aspects de la culture compatibles avec la foi chrétienne bien que parfois gênants pour le missionnaire.

Ce classement doit être fait avec beaucoup de soin. Le missionnaire est en quête de systèmes de valeurs et de significations, qu'il est important de pénétrer en profondeur.

L'anthropologie a beaucoup à nous apporter en ce qui concerne les techniques de recherche dans ce domaine particulier. Kenneth Pike suggère que le missionnaire étudie les *réactions éthiques* du peuple parmi lequel il travaille. Les êtres humains sont tellement sur la défensive qu'ils admettent rarement les normes de conduite de leur culture lorsque leur propre comportement est mis en question. Comme l'a dit Jésus, leur perception des choses se discerne par leur manière de juger les autres.

Le missionnaire devrait noter systématiquement quand et pourquoi les gens se sentent offensés, traités injustement ou exploités. Qu'est-ce qui les pousse à chercher à se venger? Quelles sont les choses justes à leurs yeux? Quelles sont les offenses qu'ils pensent être la cause de maladies ou de mauvaises récoltes? Ce sont par de tels détails qu'il comprendra le système éthique et, mieux encore, la conscience de ceux qu'il essaie d'atteindre.

Mais, même après avoir fait ces démarches, ces conclusions ne sont que des premières approximations. Les vraies réponses lui seront graduellement imposées par ses propres convertis, alors qu'ils travailleront à leur salut «avec crainte et tremblement» (Phil. 2:12).

En conclusion, et pour consolider cette approche, voici encore quelques étapes à franchir:

1. Apprenez à connaître l'éthique de vos auditeurs.
2. Comparez vos découvertes avec votre propre culture et avec la Bible. Devenez sensibles aux points forts et faibles de leur culture et de la vôtre. Cela aide à surmonter les difficultés et l'ethnocentrisme.
3. Apprenez à vivre une vie d'amour selon leurs normes culturelles (l'amour «émique») pour apporter un témoignage en accord avec votre propre conscience (II Cor. 4:2). Avant de prendre une décision, souvenez-vous du cadre culturel dans lequel vous travaillez une question: votre propre culture, la leur ou celle du Nouveau Testament. Prenez vos décisions dans le cadre de la culture appropriée.
4. Prêchez la repentance dans les domaines où le Saint-Esprit convainc déjà les gens (péchés «émiques»). Commencez à leur montrer patiemment les exigences de Dieu et l'intérêt qu'il porte à certains actes qui, bien que faisant partie intégrante de leur culture, sont en conflit avec la Bible. Demandez à Dieu la grâce d'accepter les aspects de la culture qui vous gênent mais qui sont néanmoins compatibles avec la foi chrétienne.

5. Attendez-vous à ce que le Saint-Esprit travaille, lui aussi! Observez tout ce qui se passe autour de vous et vous découvrirez sa façon de travailler. Vous pourrez aussi vérifier si l'Évangile est vraiment communiqué. Apprenez à faire confiance aux nouveaux convertis.
6. Enseignez aux chrétiens à obéir au Saint-Esprit et à dépendre de lui. Enseignez-les à garder une conscience pure, ce qui permettra au Saint-Esprit de leur apprendre de nouvelles vérités. Apportez-leur la Parole de Dieu et pas seulement une forme «pré-digérée» des cours que vous avez reçus. Apprenez-leur à en tirer les principes qui leur permettront de trouver des solutions sages et vraiment chrétiennes à leurs problèmes.

L'efficacité de cette méthode n'est plus à démontrer. Nous en avons vu les résultats dans la croissance de chrétiens forts et vivants, pour lesquels Christ est vraiment le Seigneur.

Un exemple

Je désire conclure en racontant l'histoire du petit village Bahinemo où je suis en train de traduire la Bible. Il y a longtemps, alors que les villageois n'avaient encore reçu aucun enseignement chrétien, j'essayai de traduire la liste de péchés donnés par Jésus dans Marc 7. Après la description de chaque péché, ils m'en donnaient le terme local. Puis ils mentionnèrent d'autres péchés dans leur culture.

— «Que disaient vos ancêtres au sujet de ces choses», leur demandai-je.
— «Oh, ils disaient que nous ne devions faire aucune de ces choses.»
— «Pensez-vous que les règles données par vos ancêtres étaient bonnes?» Ils étaient tous convaincus qu'elles l'étaient.
— «Observez-vous toutes ces règles?»
— «Non», répondirent-ils très gênés. Un responsable ajouta: «Certainement pas! Qui pourrait jamais les observer toutes? Nous sommes des gens de la terre!»

J'ai saisi cette occasion pour expliquer que Dieu s'attendait à ce qu'ils observent leurs propres règles dans ce qu'elles avaient de juste et qu'il était fâché parce qu'ils ne l'avaient pas fait. Puis, je leur ai montré que c'était parce qu'ils n'obéissaient pas à leurs propres règles que Dieu avait envoyé son Fils pour être puni à leur place et leur permettre ainsi de retrouver le contact avec lui.

Ce fut un pas décisif vers leur conversion. Pour la première fois, l'Écriture était liée à ce que Dieu leur disait par leur conscience. En moins d'un an, la plupart des gens de ce village se donnèrent au Christ.

Depuis ce jour (c'était en 1967), ils n'ont jamais cessé de croire que Dieu, dans la Bible, se préoccupait de leur conduite de tous les jours et ne parlait pas seulement de tabous bizarres. Dès ce moment, ils ont passé de l'autorité de la tradition de leurs ancêtres à celle de l'Écriture. Ils ont aussi appris comment le Christ, par son Esprit, pouvait entrer en eux et leur donner la force d'observer les règles auxquelles ils ne pouvaient obéir avant. Tout cela les a amenés à une relation vivante avec Dieu et a donné naissance à une église forte et stable.

T. Wayne DYE

T. Wayne DYE — De nationalité américaine, T. Wayne DYE, de l'Association Wycliffe, a traduit la Bible dans la langue du peuple Bahinemo, en Papouasie-Nouvelle Guinée.

Conseiller en anthropologie culturelle de la SIL, il est l'auteur d'une thèse de doctorat intitulée « The Bible Translation Strategy : an analysis of the spiritual impact » (publiée en Papouasie par la SIL) et de deux articles de « Missiology ».

Il est marié, père de quatre enfants.

Revue des livres

Recension par Thomas Bearth

Traduire sans trahir
de Jean-Claude Margot
Éditions l'Âge d'Homme,
10, Métropole, 1003 Lausanne / Suisse

On sait l'envergure qu'a prise, depuis la deuxième guerre mondiale et, plus particulièrement depuis les années soixante, le mouvement de traduction de la Bible. Son but est de rendre accessible à chacun, quelle que soit sa langue ou son appartenance ethnique, le message intégral de Dieu. On sait beaucoup moins à quel point ce mouvement a contribué à jeter les bases d'une nouvelle science, celle de la traduction. En effet, si on peut parler aujourd'hui d'une approche scientifique — et non plus simplement artisanale — de la traduction, cela est dû, en grande partie, aux efforts des pionniers contemporains de la traduction de la Bible ; citons notamment l'équipe des conseillers en traduction des Sociétés Bibliques dont le plus connu est l'Américain Eugène A. NIDA.

À travers les publications des ouvrages de NIDA et de ses collaborateurs, par les stages de formation et les séminaires organisés par les Sociétés Bibliques et par la Société Internationale de Linguistique (Association Wycliffe), cette science de la traduction, bien que très jeune encore, est devenue un instrument puissant pour la promotion de la Bible dans le monde entier.

Si le monde francophone a bénéficié, dans une certaine mesure, de ce développement, notamment grâce à la traduction des ouvrages de NIDA dont le dernier à paraître en français est «COUTUMES ET CULTURES» (publié par les Groupes Missionnaires), on est bien obligé de constater qu'il s'agit-là des miettes qui tombent de la table du riche. Or, devant cette situation déplorable, la parution du livre de J.-Cl. MARGOT, que nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs, marque un tournant important.

Que le fameux retard français soit une fois rattrapé, peu importe, au fond. Ce qui, cependant paraît digne d'être relevé, c'est que nous disposons enfin d'un traité qui expose au plein jour, dans un langage accessible au grand public, mais sans céder en rien aux tentations de la vulgarisation au rabais, les principes directeurs d'une méthode de traduction dont la qualité est à la hauteur du message qu'elle est appelée à reproduire.

Tout en suivant, dans les points essentiels, la voie tracée par NIDA, l'ouvrage de MARGOT tire sa sève et sa richesse d'une expérience originale, celle d'un francophone traduisant pour sa propre communauté linguistique. Car, même si l'auteur reste discret à ce sujet, il convient de rappeler qu'il est le traducteur de la version du Nouveau Testament en français courant et, actuellement, le responsable du projet de traduction correspondant de l'Ancien Testament. C'est une des choses qui rendent la lecture de son texte singulièrement passionnante, car les nombreux exemples pris dans les diverses traductions françaises rappellent sans cesse au lecteur qu'on ne traite pas seulement de questions concernant

des langues et des cultures étrangères, mais que ses propres intérêts sont en cause.

Le fait que ce soit un livre écrit à partir de la pratique du métier et destiné au praticien ne signifie pas que la théorie n'y trouve pas son compte. En traduction, peut-être plus qu'ailleurs, la bonne théorie et la bonne pratique se conditionnent mutuellement.

En fait, la réflexion de l'auteur sur les méthodes de traduction, est étayée par de solides connaissances dans des domaines très variés, amplement documentées dans la bibliographie et dans les notes en bas de page. Les nombreux titres anglais, français et allemands qui y figurent témoignent d'une vaste recherche menée dans les principales sciences auxiliaires: linguistique, langues et exégèse bibliques, anthropologie culturelle, théorie de la communication. On n'a pourtant pas l'impression d'un vain étalage de savoir, mais plutôt celle d'une grande érudition, maîtrisée et mise au service d'une grande cause. Nous avons franchement admiré l'habileté de l'auteur à résumer ses lectures pour le lecteur. Qu'il s'agisse d'exégèse biblique, de linguistique (souvent considérée comme quelque peu rébarbative) ou d'un autre domaine, le lecteur éprouve le plaisir de découvrir, non sans effort de sa part il est vrai, une nouvelle branche de la connaissance humaine. Si l'auteur insiste, bien entendu, sur les résultats significatifs pour la traduction de la Bible, il n'hésite pas à aborder des secteurs situés en marge de la pratique courante de cette discipline. (Voir, par exemple, le passage fort intéressant sur les possibilités et les limites de la traduction automatique).

«Traduire sans trahir», tel est le titre de l'ouvrage. Nous voilà donc en plein dans un débat déjà ancien, mais ravivé ces dernières années par la parution de plusieurs nouvelles versions de la Bible, notamment celle en français courant. Il s'agit de ce que l'on pourrait appeler, en simplifiant, la «querelle» des partisans d'une traduction littérale avec ceux d'une traduction libre, les uns reprochant aux autres, soit de

produire un «patois de Canaan» difficile à comprendre, sinon carrément insipide, soit de verser dans la paraphrase aux dépens de «ce qui est écrit» sous prétexte de vouloir plaire à tout prix au lecteur contemporain.

Face à ce dilemme, l'auteur a la sagesse de ne pas prendre parti d'emblée, évitant ainsi d'offusquer, dès le départ, l'un ou l'autre de ses lecteurs. Il s'attaque patiemment à la double tâche qui est la sienne tout au long des presque 400 pages de son exposé: faire table rase des idées reçues et des fausses alternatives, sources de jugements naïfs prononcés à la légère, mais souvent lourds de conséquences, pour dégager, à la fois avec modération et avec fermeté, les critères caractérisant une traduction qui ne soit pas une trahison ni dans l'un, ni dans l'autre sens (chose possible selon l'auteur).

Ainsi, on confond trop souvent encore le processus de traduction avec un simple «transcodage». De cette confusion résulte une fausse perspective privilégiant le concordisme et le littéralisme, vantés par certains comme l'apanage d'une traduction fidèle. Dans le même esprit, on pense que le problème principal qui se pose au traducteur et de trouver le mot «correct» de la langue réceptrice pour traduire tel mot de la langue de départ, alors qu'en réalité, le problème d'équivalence, autrement complexe, se pose simultanément à tous les niveaux qui l'imbriquent pour constituer un texte. De plus, ce problème ne saurait être abordé valablement qu'en tenant compte d'une multitude de facteurs très divers qu'il convient de maintenir en équilibre. Un autre piège consiste à croire que ce qui est clair pour le traducteur le sera automatiquement pour le destinataire du message traduit. Toutefois, à la base de ces vues faussées de la traduction — l'auteur en évoque d'autres presque à chaque page —, se trouve une idée fausse du langage et de son fonctionnement. D'où la place de choix accordée tout au long de l'exposé à la linguistique. En effet, la traduction, si elle est bien comprise en est une application.

Il ne nous est pas possible, dans le cadre de ce compte-

rendu, de suivre l'auteur dans sa démonstration des principes sur lesquels peut se fonder une saine appréciation des questions relatives à la traduction. Mais, en présentant brièvement le plan d'ensemble de l'ouvrage, nous espérons que le lecteur pourra se faire une idée des thèmes principaux. Nous en profiterons pour ajouter, là où il y a lieu, des observations qui nous semblent s'imposer au fil de la lecture.

La préface écrite par Georges MOUNIN, éminent linguiste et auteur de plusieurs ouvrages sur la théorie de la traduction, est suivi d'un survol rapide de l'histoire de la traduction de la Bible en français. Le lecteur y trouvera, à travers de nombreuses citations, un échantillon des divers points de vue qui sont à la base de la plupart des versions actuellement en usage (sauf «Bonnes Nouvelles Aujourd'hui»). On peut regretter que, pour l'époque de la Réforme, seules les idées de l'humaniste DOLET et de LUTHER soient citées — sans doute parce que ce sont eux qui parlent le plus explicitement de leur méthode de traduction —. Quant aux options représentées par OLIVETAN, CALVIN et BEZE (ces deux derniers comme réviseurs de la Bible d'OLIVETAN) d'une part et par CASTELLIO d'autre part, elles sont passées sous silence. Or, les conceptions des trois premiers et notamment celle de BEZE qu'on ne trouve formulées, il est vrai, que dans les préfaces des Bibles du 16e siècle et dans des passages épars des écrits des réformateurs, ont façonné la forme des textes les plus utilisés pendant des siècles.

L'exposé proprement dit se divise en deux parties de longueur à peu près égale. La première est une introduction à la théorie de la traduction et aux disciplines qui y sont associées. Dans la deuxième, intitulée «L'application de la théorie de la traduction», l'auteur prend pour ainsi dire son lecteur par la main et lui fait vivre quelques bons moments sur le «chantier» du traducteur.

Le premier chapitre de la première partie passe en revue l'apport de l'exégèse biblique. L'exégète amateur (et, peut-

être professionnel) en retiendra autant de sujets dignes de réflexion que le traducteur. Une fois le terrain nettoyé du concordisme (attribution d'un sens fixe, indépendamment au contexte, à un mot ou à une forme grammaticale donnés) et des fausses idées concernant la particularité des «langues sacrées» (notamment de la «richesse intraduisible» des mots hébreux), l'exégèse garde toute son importance comme point de départ du traducteur. Mais, dès qu'on fait passer le message d'une langue à une autre, la méthode exégétique doit nécessairement être complétée par une approche linguistique (ch. 2) tenant compte du fonctionnement des langues impliquées dans le processus de traduction.

Le lecteur non spécialiste ne trouvera pas des plus faciles la section consacrée au domaine délicat — magistralement présenté — de la sémantique, mais il retirera d'une lecture attentive un profit certain. Cet effort lui permettra aussi de réfléchir intelligemment aux problèmes de la compréhension du texte biblique et de sa traduction. Il devra avoir compris, après lecture de ce chapitre, que ces problèmes ne relèvent que très partiellement du domaine du vocabulaire. Du reste, on saura gré à l'auteur d'avoir su montrer à quel point il y a lieu de se méfier des explications de sens et des traductions «éthymologisantes», c'est-à-dire qui recourent à l'histoire des mots pour trouver leur prétendu «vrai sens».

On aurait aimé que dans un traité appelé à faire autorité en la matière, il soit aussi question de l'incidence que peut avoir, sur la tradition, l'inégalité de fréquence entre constructions grammaticales par ailleurs équivalentes: par exemple, le gérondif qui jouit d'un statut privilégié en anglais («reading») peut, en principe, être rendu en allemand assez régulièrement par l'infinitif correspondant («das Lesen»), mais l'emploi de ce dernier est beaucoup plus restreint et moins favorisé en allemand qu'en anglais.

D'autre part, si l'on se réjouit de pouvoir bientôt disposer, comme le signale l'auteur, d'un dictionnaire grec-anglais du Nouveau Testament préparé à l'intention du traducteur (p. 69) et qui regroupe les mots par domaines sémantiques, qu'il nous soit permis de signaler l'existence, en français, de la Concordance de la Bible (N.T.) de BARDY et ODELIN (rééditée récemment aux Éditions du Cerf). Cet ouvrage remarquable, organisé selon des principes semblables, rend des services considérables à l'exégète comme au traducteur.

Le chapitre 3 élargit encore une fois l'horizon, car il ne s'agit pas, en traduction, de passer simplement d'un système linguistique à l'autre, mais d'une culture à l'autre. Chacune de ces cultures à ses présupposés propres, souvent déterminants pour la compréhension du message. Ce n'est qu'à ce point que, judicieusement, l'auteur introduit la fameuse notion d'équivalence dynamique qui est pourtant, nous semble-t-il, le pivot autour duquel gravite tout son propos. Cette notion qui, mal définie et mal comprise, a souvent donné lieu à des objections, est ici et par la suite, présentée avec tant de circonspection qu'il faut espérer qu'elle s'imposera comme évidente! Nous n'avons qu'une remarque à faire à ce propos: l'hypothétique réaction du «lecteur original» qui est censée se reproduire chez le lecteur de la traduction, reste pour nous, en dépit des précisions données par l'auteur (p. 102, note 79 et p. 178, note 25) tellement nébuleuse et inopératoire que nous lui préférons le concept plus traditionnel mais moins fictif de l'intention de l'auteur, cela malgré les dangers qu'il comporte s'il n'est pas manié avec prudence. Cette remarque n'enlève rien, bien entendu, de sa validité à l'exigence de faire entrer le destinataire du message dans le processus de traduction. Nous pensons, au contraire que, non seulement le traducteur mais toute personne engagée dans la communication de l'Évangile — qui tend aujourd'hui à être transculturelle même en France ou en Suisse — aura beaucoup à gagner d'une étude attentive de ces chapitres.

Toute traduction, pour être comprise, recourt à l'explicitation des concepts spécifiques à la langue-source. Mais où

se trouve la limite entre explicitation (légitime) et paraphrase (illégitime)? Ce dilemme est le thème du chapitre 4. Le critère invoqué par l'auteur avec des réserves, il est vrai, en ce qui concerne son application pratique, reste à notre avis douteux, même sur le plan théorique, en raison de la difficulté, voire l'impossibilité, de séparer le contenu linguistiquement implicite des implications culturelles du vocabulaire.

Fort heureusement, il semble que, sur ce point, la pratique est en avance sur la théorie. Ce sont les exemples tirés en grande partie des travaux en cours sur l'Ancien Testament qui permettent au lecteur de se convaincre du bien-fondé des procédés utilisés pour déterminer la nécessité d'explicitation. D'ailleurs, comme d'habitude, ceux-ci sont récapitulés dans un excellent résumé à la fin du chapitre.

Après la théorie, c'est, dans la deuxième partie, une véritable initiation à la pratique de la traduction. À l'aide d'un certain nombre de passages choisis dans le Nouveau Testament, représentant différents types de textes, le lecteur est invité à suivre la démarche du traducteur, pas à pas, à travers toutes les étapes de son travail, de l'exégèse aux subtilités des choix d'ordre stylistique.

La lecture lui fera vivre le côté fastidieux du métier, comme aussi son côté passionnant. Il découvrira, chemin faisant, qu'il reste toujours des choses à découvrir: si, après avoir perdu l'illusion selon laquelle le traducteur s'intéresserait avant tout au mot, il pouvait encore croire à l'importance de la phrase, il se rendra maintenant à l'évidence que l'unité du discours compte davantage encore. Il le comprendra aisément à propos des problèmes que pose au traducteur la chronologie de la mort de Jean-Baptiste (Marc 6:14-29). Avoir résolument intégré cette jeune discipline de l'analyse du discours dans la méthode de traduction n'est pas le moindre des mérites du présent ouvrage; même le linguiste chevronné y trouvera son compte.

Le mot ne perd pas pour autant son importance, c'est ce

qui nous est rappelé dans l'avant-dernier chapitre consacré à quelques thèmes-clés théologiques et aux idiomes. Seulement, on traduira, au fond, non pas les mots ou les idiomes eux-mêmes, mais les composantes de leur sens; celles-ci peuvent, en plus, varier selon le contexte. Le linguiste vient ici à l'aide de l'exégète et du théologien, mais ces derniers auront quelquefois de la peine à accepter les conclusions du premier!

Seul cas de désaccord en ce qui concerne (sous réserve que nous ne nous méprenions pas sur le sens de la note 35, p. 257): nous ne voyons pas pourquoi ce serait une erreur de «découvrir partout où il est question de «sang» en rapport avec le Christ, dans le Nouveau Testament, le thème du salut par le sacrifice sanglant du Christ.» En effet, nous ne voyons pas quelle autre référence on pourrait raisonnablement donner à ce terme dans des passages aussi variés que Rom. 5:9, I Pierre 1:19, I Jean 1:7 et Apoc. 12:11.

Pour terminer, qu'il nous soit permis de faire deux remarques d'ordre général: on souhaiterait que «Traduire sans trahir» soit lu bien au delà du cercle restreint des théologiens, linguistes et spécialistes de la traduction, notamment dans tous les milieux ecclésiastiques intéressés par l'étude de la Bible et par la communication orale ou écrite de son message.

Les nombreux rappels, explications de termes, exemples et les résumés à la fin des chapitres nous semblent d'ailleurs témoigner d'un souci pédagogique de l'auteur allant dans ce sens. De même, outre une table des matières détaillée, trois index (matières, textes bibliques, auteurs cités) et une liste d'abréviations (qu'on aurait mieux fait de faire figurer à la fin qu'au début du volume), font de l'ouvrage un précieux instrument de travail. De plus, s'il y a une progression incontestable de l'exposé, il est aussi vrai que presque chaque chapitre est en quelque sorte fermé sur lui-même, si bien qu'une lecture sélective est possible, dans une certaine mesure. Nous attribuons à ce même souci pédagogique les

répétititons qui allongent parfois considérablement le texte.

Nous craignons, en revanche, que certaines pages, — pas trop nombreuses, heureusement — qui sont encombrées de citations en grec, en anglais et en allemand, n'aillent à l'encontre de ce principe de clarté et d'accessibilité, étant donné que tout lecteur des catégories visées ne possédera pas nécessairement ces trois langues. Serait-il possible, en cas d'une nouvelle édition, de reléguer ce multilinguisme dans les notes, ou au moins de traduire en français les citations devant absolument figurer dans le corps du texte?

Enfin, on peut s'attendre à ce que d'aucuns soient déçus par l'absence d'une «confession de foi» du traducteur. En effet, après la lecture du livre de MARGOT, n'est-on pas tenté de conclure que seule importe la maîtrise de la méthode, qu'un athée qui s'aviserait de traduire la Bible le ferait sans en trahir le sens pourvu qu'il applique la technique et que l'oeuvre de celui qui pense faire revivre une vieille légende pour ses contemporains ne se distinguera en rien de celle faite dans la conviction de transmettre la révélation éternelle et universelle de Dieu? À quoi nous répondrions que le traducteur est appelé à se tenir à distance des controverses ecclésiastiques qui ne peuvent être arbitrées qu'à la lumière de cette Parole qu'il traduit. Par ailleurs, comme il ressort clairement des applications au texte biblique données en exemples par l'auteur, il y a des choix à faire au niveau de l'exégèse qui font intervenir le jugement traducteur et dont la foi ne saurait être absente. La spiritualité du traducteur ne s'exprime-t-elle pas d'abord par un souci constant de fidélité au message à traduire et dans l'humilité qui le dispose à recevoir des conseils et des critiques (vertu à laquelle l'auteur fait d'ailleurs allusion dans la dernière phrase de son livre)?

Ceci dit, il nous semble tout de même nécessaire de souligner le fait que traduire la Bible n'est pas simplement un métier mais un ministère et qu'un mot de plus à ce sujet n'aurait pas été de trop.

Nul doute que l'ouvrage de MARGOT est destiné à faire

date. Que l'on soit d'accord ou non avec toutes les thèses de l'auteur, le débat sur les méthodes de la traduction, qu'il s'agisse de la Bible ou de telle autre pièce de littérature, ne pourra continuer sans en tenir compte. Notre voeu le plus chaleureux est que ce livre puisse servir, non pas avant tout à animer des débats si intéressants et utiles qu'ils soient, mais surtout à former, informer et stimuler. Complété, si possible, par un périodique semblable à «The Bible Translator» anglais, «Traduire sans trahir» sera une aide très précieuse pour le nombre croissant de personnes qui contribuent à mettre à la portée de tous, tant en Europe qu'outre-mer, la Parole seule capable d'engendrer l'espérance et la foi.

Thomas BEARTH

* * *

C'est à l'Université de sa ville natale, Bâle, où il étudie les langues modernes et l'histoire, que **Thomas BEARTH** (1937) découvre, de façon personnelle, par l'intermédiaire des Groupes Bibliques Universitaires, l'actualité du message de la Bible. Après obtention du diplôme du Mittellehrer, un appel de Dieu le conduit en 1964 dans la petite ethnie des Toura en Côte d'Ivoire, dont il se met à étudier, avec sa femme, la langue, alors pratiquement inconnue. La description grammaticale de cette langue lui vaudra en 1971 le doctorat ès lettres de l'Université de Genève *. Cette oeuvre de pionnier linguistique débouche, grâce à l'intérêt et à la collaboration de chrétiens Toura, sur un travail d'alphabétisation et de traduction biblique dont le résultat le plus important est la publication du Nouveau Testament en 1979.

* Thèse: «L'énoncé toura» publié par la SIL - 1976 (Société Internationale de Linguistique).
Autres publications: «Glaube und Rationalismus.» TELOS 1976.
Divers articles sur des thèmes linguistiques et le rapport entre mission et culture.

Thomas Bearth est membre de l'Association Wycliffe pour la Traduction de la Bible depuis 1968. Dans le cadre de cette oeuvre, il dirige le cours d'introduction à la linguistique («cours Wycliffe») à Meulan (Paris); il est également conseiller en linguistique pour l'Afrique Occidentale francophone. Il est actuellement domicilié à Lausanne.

Société Internationale de Linguistique

Le *missionnaire,* quel que soit son domaine de spécialisation, est presque toujours appelé à *communiquer* dans une situation *interculturelle.* Or, pour cela, il faut savoir écouter l'autre, le comprendre et parler sa langue. À l'image du Christ, il faut devenir pour lui «homme» au plein sens du mot.

Afin d'offrir au missionnaire la possibilité de mieux se préparer à cette tâche, la S.I.L (Société Internationale de Linguistique) offre ses

COURS D'INTRODUCTION À LA LINGUISTIQUE

Ces cours s'adressent, entre autres, aux candidats missionnaires, aux missionnaires en instance de départ ou en congé, à ceux qui vont avoir à vivre dans un contexte culturel différent du leur, à ceux qui s'intéressent à la traduction de la Bible ou à l'alphabétisation.

COURS D'ASSIMILATION (6 Juillet - 13 Août 1981)

Formation de base en vue d'un apprentissage plus rapide et plus efficace d'une langue non-européenne déjà bien connue, et en vue d'une meilleure acculturation.

COURS GÉNÉRAL (6 Juillet - 17 Septembre 1981)

Formation de base en vue d'un travail plus poussé sur des langues avec ou sans tradition écrite: analyse, description. Deux options: alphabétisation *ou* traduction.

Lieu: *Foyer Antoine Court, F-78250 MEULAN*

Direction: *Thomas Bearth, Dr.ès lettres, linguiste-traducteur avec l'Association Wycliffe pour la Traduction de la Bible (A.W.T.B.).*

Renseignements, inscriptions: *A.W.T.B., Revonnas F-01250 CEYZERIAT*

Couverture: Atelier Orange, Elisabeth Ray-Ruey, CH - 1260 Nyon
Impression: A.C.R.P.T. CH - 2022 Bevaix/Suisse

Religion et culture
STEPHEN C. NEILL

L'interprétation de la Parole
Réflexion sur une herméneutique contextuelle
RENÉ PADILLA

Traduction et communication de l'Évangile
JEAN CLAUDE MARGOT

Vers une définition du péché dans les différentes cultures
T. WAYNE DYE

Revue des livres
THOMAS BEARTH